



Histoire de Robert le Diable, duc de Normandie.

<https://hdl.handle.net/1874/363362>

fr

2

HISTOIRE
DE
ROBERT LE DIABLE,
DUC DE NORMANDIE.

PREMIÈRE PARTIE.



ALIÈGE,
Chez F. J. DESOER, Imprimeur-Libraire,
sur le Pont-d'Isle.

M. DCC. LXXXVII.

D

HISTOIRE

DE

ROBERT LE CLAIR

DUC DE NORMANDIE

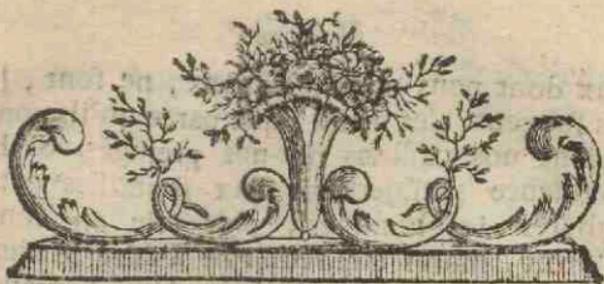
PAR M. DE LAUNAY



A PARIS

CHEZ J. DESSOLLE, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture

M. DC C. LXXVII



HISTOIRE
DE
ROBERT LE DIABLE,
DUC DE NORMANDIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Sageſſe d'Hubert. Embarras de ſes Courtiſans.
Combat contre deux Corſaires.*

S'IL eſt un plus grand crime, il n'en eſt pas, du moins, de plus inſenſé, que de murmurer contre la Providence, nous lui impu- tons des malheurs que nous nous faiſons nous- mêmes, ou qui, étant liés à un ordre inva- riable de choſes, ſont, preſque toujours, la ſource des plus grands biens. Pour qui pour- roit voir la chaîne des évènements, il n'y au- roit ni bonheur, ni malheur ſur la terre :

Ceux dont nous nous plaignons , ne font , le plus souvent , des maux , que parce qu'ils contrarient nos passions ou nos préjugés. Si la Providence s'assujétissoit aux fantaisies particulières des hommes , plus elle en contenteroit , moins elle réussiroit à faire le bien général , qui ne résulte pas du bonheur du grand nombre , mais du mélange des biens & des maux de tous. D'ailleurs , nous nous méprenons si souvent sur les objets de nos vœux , nous avons des idées si fausses du bonheur ou du malheur , que nos desirs font souvent des blasphèmes , dont la Providence se venge en les exauçant.

Tels furent les vœux importuns de la Duchesse de Bretagne , jeune épouse d'Hubert , Duc de Normandie , qui , depuis dix-sept ans qu'elle étoit mariée , imploroit le ciel pour avoir des enfans , & murmuroit de ce qu'il étoit sourd à ses cris : A cela près , elle pouvoit se regarder comme la plus heureuse des femmes : Épouse adorée , Princesse respectée & chérie , maîtresse absolue , dont la beauté égaloit le pouvoir , rien ne sembloit manquer à sa félicité. Le Duc possédoit , outre le Duché de Normandie , des biens immenses & les plus belles prérogatives : Il y avoit joint une partie de la Bretagne , que son épouse lui avoit apportée en dot. L'amour , la convenance , & le vœu de son peuple , avoient engagé Hubert à demander au Duc de Bretagne la main de sa fille : La Souveraineté étoit le moindre des avantages que possédoit le Duc de Nor-

mandie. Aux qualités du corps & de l'esprit, il joignoit l'ame la plus belle : Juste, vaillant & magnifique, mille traits héroïques caractérisoient sa vie. Les Rois le prenoient pour arbitre de leurs querelles ; &, lorsqu'il avoit prononcé, si l'un des deux refusoit de terminer leurs différens, Hubert prenoit les armes, se rangeoit du côté du plus juste, &, par conséquent, de celui auquel il avoit donné gain de cause, & il forçoit toujours la victoire de confirmer ses jugemens. Il avoit atteint sa vingt-cinquième année, qu'il n'avoit pas songé à se marier : Tout sage qu'il étoit, il avoit adopté le préjugé, commun aux Généraux & aux Officiers Normands de ce temps-là, qui pensoient qu'une épouse amollit le courage, &, en conséquence, il avoit défendu qu'aucun de ses soldats se mariât, de sorte que la guerre, qui n'étoit funeste à ses voisins que par les hommes qu'elle leur enlevait, l'étoit doublement pour Hubert, qui perdoit ses soldats, & qui s'ôtoit les moyens de réparer ses pertes.

Hubert étoit galant, quoique sage & pieux, mais il redoutoit les nœuds du mariage ; ses Courtisans, dans l'espérance de rendre sa Cour plus gaie & plus brillante, lui représentèrent qu'il étoit temps de penser à se donner des successeurs, & que les guerres les plus sanglantes dévasteroient ses États, s'il venoit à mourir sans enfans ; qu'à la vérité, selon l'ordre ordinaire de la nature, ce temps étoit encore très-éloigné, & qu'il n'y

avoit aucun d'eux qui ne désirât de donner la moitié de sa vie pour l'éloigner encore. Mais Hubert, qui connoissoit la valeur de ces sacrifices, ne consulta que l'intérêt de ses sujets : Il envoya secrettement des Peintres dans toutes les Cours, avec ordre de faire les portraits de toutes les Princesses, sans qu'elles pussent s'en apercevoir. Lorsqu'il en eut rassemblé une douzaine, il les exposa aux yeux de ses Courtisans : Les femmes les virent & critiquèrent tout, les hommes cherchoient dans les yeux du Duc, quelle étoit celle qu'ils devoient trouver la plus belle. Il s'en aperçut; il sourit au portrait de la Comtesse de Flandre, dont la taille étoit lourde & massive, les yeux petits & louches, le teint pâle & inanimé. Ils crurent avoir deviné le goût du Prince, & la beauté de la Comtesse de Flandre fut mise au dessus des charmes de Vénus. Hubert rioit de l'art, avec lequel ils convertissoient en grâces, les défauts les plus frappans. Les femmes, plus sincères & plus malignes, exerçoient leur critique sur le mauvais goût de leurs maris, sur celui du Prince, &, surtout, sur les traits manqués de leur future Souveraine. Enfin, le Duc se rangea du côté des femmes; il déclara que la Comtesse de Flandre étoit très-laide, & les Courtisans ne comprenoient pas comment ils avoient pu se faire illusion au point de la trouver jolie.

De douze portraits, le Duc en rejeta neuf, & consulta les Courtisans sur les trois qui restoient. L'un représentoit la fille de Raimond,

Comte de Toulouse, en amazone, le casque en tête, l'arc en main, & poursuivant un sanglier, qui traînoit après lui le trait dont elle venoit de le blesser. L'autre étoit le portrait de la Duchesse de Bourgogne, jeune veuve, peinte en habit de deuil sous des voiles funèbres qui rehaussoient sa blancheur, appuyée sur le tombeau de son époux, qu'elle arrosoit de ses larmes; l'intérêt que son affliction répandoit sur toute sa figure, enchaînoit l'ame du Duc. Le troisième portrait étoit celui de la fille du Duc de Bretagne; elle étoit représentée dans le négligé le plus simple; elle prodiguoit à son père les caresses les plus ingénues; on voyoit, à travers les rides du vieillard, la satisfaction que les grâces de sa fille répandoient dans son cœur; ses yeux la fixoient & laissoient échapper des larmes de tendresse. Le Duc Hubert hésitoit entre ces portraits: Les Courtisans se gardèrent bien de prononcer, &, pour cette fois, leur embarras venoit autant de l'égalité des charmes de ces trois Princesses, que de leur politique. Le Duc ne pouvant se décider sur leur beauté, résolut d'envoyer des Ambassadeurs dans les trois Cours, sous des prétextes assez légers. Il leur ordonna d'examiner à fond les caractères des trois Princesses, de lui en faire un fidelle rapport, &, surtout, d'être sincères. La fille du Comte Raimond étoit vive & piquante, elle joignoit les grâces de l'esprit aux traits d'une beauté mâle, qui annonçoient un courage au dessus de son sexe: Elle passoit la moitié de ses jours dans

les bois; les fêtes les plus bruyantes, les jeux les plus pénibles, les exercices les plus dangereux, étoient ceux qu'elle préféroit : Ses principales vertus étoient la magnanimité, le courage, la fermeté & l'égalité de caractère la plus constante. Une ame tendre & sensible, la bonté la plus généreuse, un cœur toujours prêt à partager les biens & les maux de l'humanité, des mains toujours ouvertes à l'indigent : Tels étoient les principaux traits du caractère de la jeune veuve. La candeur, la simplicité de mœurs, la douceur, & la délicatesse de sentimens, caractérisoient la fille du Duc de Bretagne : Cette naïveté donnoit à son esprit & à sa figure des grâces qui séduisoient; il étoit comme impossible de lui résister. Le Duc étoit encore indécis, il voulut s'assurer par lui-même de la vérité, il se cacha sous l'habit de pèlerin : Les pèlerinages étoient, alors, d'autant plus à la mode, que cette dévotion étoit encore dans sa nouveauté. L'état le plus voisin de la Normandie est la Bretagne; ce fut par là qu'il commença sa tournée; il arriva, sans aventure, jusqu'à Rennes; il auroit voulu s'insinuer jusque dans le palais du Duc; la crainte d'être reconnu l'en empêchoit, un événement imprévu l'y introduisit, malgré lui-même.

Des Corsaires Sarrasins infestoient les côtes de Bretagne, ils enlevoient toutes les jeunes beautés qu'ils pouvoient rencontrer : On avoit aperçu, à la hauteur de Saint-Malo, près de Cancale, deux vaisseaux en panne, ils furent

reconnus pour des Corsaires. La jeunesse Bretonne se mit sous les armes, les jeunes filles restèrent auprès de leurs mères, & l'on prit les précautions les plus sévères. On se doutoit que les Sarrasins avoient des intelligences secrètes dans la ville : On surprit deux Juifs, qui s'étoient glissés dans les principales maisons de Rennes, à la faveur des noms célèbres & de l'habit de Pèlerins. Dès ce moment, on fit main-basse sur tous ceux qu'on trouva dans Rennes; & le Duc de Normandie, qui avoit pris le nom du Cavalier *Cinthio*, de Florence, fut arrêté & conduit au Duc de Bretagne. Il ne fut reconnu de personne, il refusa de dire son nom, il se contenta d'assurer qu'il étoit Chevalier, & il offrit de donner la chasse aux deux Corsaires. Il parla avec une si noble fermeté, que le Duc de Bretagne lui confia une de ses galères : Il ne prit que le monde qui lui étoit absolument nécessaire. Avant que de sortir du port de Cancale, il fit partir une chaloupe, afin d'attirer les Sarrasins & d'engager le combat. Son stratagème réussit; un des Corsaires se détache, fond sur la chaloupe, qui fait semblant de regagner le port: Alors, le Duc en sort, &, à force de rames, s'approche du vaisseau ennemi, qui le défie; on en vient à l'abordage, & les Sarrasins, réduits à dix combattans, demandent grâce. Cependant, l'autre Corsaire vient au secours, le Duc le laisse approcher & se fait sur le pont un rempart des cadavres entassés des Sarrasins du premier vaisseau. Le second Corsaire combat

avec fureur, sa résistance est vaine, il alloit subir le sort du premier, un Renégat effréné allume une torche & met le feu à la poupe; quelques Chrétiens captifs se jettent à la mer, le Duc leur envoie sa chaloupe & les sauve: Les Sarrasins furieux traînent sur le pont ceux qui n'avoient pas encore pu se précipiter dans les flots, & les égorgent à la vue du Duc; mais, bientôt, le feu consume & la mer engloutit assassins & victimes. Le Duc de Normandie ne put ramener qu'un des deux Corsaires. Ce combat s'étoit passé à la vue du port: Le Duc, qu'on ne connoissoit que sous le nom du Cavalier Cinthio, fut reçu avec des transports de joie: Il distribua aux gens de l'équipage le butin qu'il avoit fait sur les Sarrasins, & ne réserva qu'une aigrette de diamans, qu'il destina à la fille du Duc de Bretagne. Il fut conduit à Rennes en triomphe; le Prince, avec sa fille, vint au devant de lui: Il présenta les captifs au père, & offrit les diamans à la Princesse: Elle ne le vit point avec indifférence, & sa candeur ne lui permit pas de déguiser ses sentimens. Le Duc de Bretagne, rempli d'estime & d'admiration, le questionna beaucoup sur sa naissance & sur ses aventures. Le Duc de Normandie répondit modestement qu'il avoit des raisons pour les cacher, que la principale étoit, qu'ayant été vaincu dans un tournoi, le vainqueur lui avoit imposé cette loi bizarre, qu'il avoit juré de garder le silence jusqu'à ce qu'il eût vaincu, à son tour, ce Chevalier, & qu'il avoit pris

ce moment pour accomplir un vœu, qui étoit l'objet de son pèlerinage. L'action éclatante & généreuse que vous venez de faire, lui dit le Duc de Bretagne, & votre qualité de Chevalier, me parlent assez en votre faveur, pour que je respecte votre secret. La Princesse pria l'étranger de lui faire le récit du combat : Elle l'écouta avec intérêt, & elle lui donna les éloges les plus flatteurs. Le faux Cinthio lui témoigna combien il désireroit de pouvoir exposer sa vie pour elle : Il lui dit, d'un air soumis & modeste, qu'il la supplioit d'accepter ses services, lorsqu'elle auroit couronné les vœux de celui des Princes qui aspireroient à sa main. La Princesse s'inclina, se tourna vers son père, & rougit. Ah! Chevalier, lui dit le bon vieillard, vous venez de renouveler nos douleurs; je dois, pour le bonheur de mes sujets, marier bientôt Mathilde, mais je ne pense qu'en frémissant à notre séparation. Je ne vois qu'un Prince qui pourroit la rendre moins sensible; parce que ses États étant voisins des miens, j'aurois, du moins, la satisfaction de voir, de temps en temps, ma chère fille; il est beau, jeune & vaillant; je ne l'ai vu dans ma Cour que dans l'âge le plus tendre, & j'ai appris qu'il ne démentoit point l'espérance qu'il faisoit déjà concevoir de lui; j'en ai souvent entretenu Mathilde, & j'ai tâché de faire naître dans son cœur des sentimens que j'espérois de couronner un jour; mais on dit que ce Prince dédaigneux compte pour rien la beauté, méprise l'a-

mour, & regarde les liens du mariage comme une chaîne cruelle & insupportable. On vous trompe, Seigneur, reprit l'étranger avec vivacité : Jamais le duc de Normandie ne conçut des idées aussi fausses : Il regarde, sans doute, le mariage comme le plus grand des maux, lorsqu'il enchaîne deux caractères infociables ; mais je fais qu'il n'aspire qu'après le bonheur de s'attacher à une compagne aimable ; qu'il prend, pour ne point hasarder une démarche imprudente, les moyens les plus sûrs ; qu'il aimeroit mieux épouser une de ses sujettes, qui seroit selon son cœur, que la plus grande Reine qu'il croiroit ne pouvoir point aimer ; &, comme il fait tout ce qu'il peut pour être adoré de son peuple, il ne négligera rien pour être le meilleur des maris. Je vous dirai bien plus ; je fais qu'il adore la Princesse Mathilde, qu'il l'a vue, & qu'il auroit mis sa félicité à pouvoir lui avouer ses sentimens : Il n'a pas osé les lui déclarer, il eût voulu s'assurer plutôt de ceux de la Princesse : S'ils sont favorables, & qu'elle daigne me le permettre, d'un seul mot, je le déterminerai à vous demander, à genoux, la main de votre fille. Le Duc de Bretagne étoit au comble de la joie, il permit à l'étranger d'agir comme il le jugeroit à propos, pourvu qu'il ne compromît point sa chère Mathilde. Elle ne comprenoit point comment le Duc de Normandie avoit pu la voir : L'étranger, qui craignit qu'elle ne pousât trop loin ses conjectures, lui expliqua la manière dont il avoit

en les portraits de toutes les Princesses ; il lui apprit qu'il l'avoit préférée à la Comtesse de Toulouse & à celle de Bourgogne , après avoir pris , par ses Ambassadeurs , des éclaircissemens sur leurs caractères. La Princesse parut flattée de ces soins ; son père remit ses intérêts entre les mains de l'étranger , qui partit , deux jours après , pour Rennes , & qui , aussi-tôt après son retour , envoya au Duc de Bretagne une ambassade solemnelle pour lui demander la Princesse en mariage. La demande fut bientôt accordée , le Duc de Bretagne accompagna Mathilde ; elle ne fut pas fâchée de retrouver dans le Duc de Normandie , le Pèlerin Cinthio.

CHAPITRE II.

Dangers de la superstition. Naissance de Robert. Doutes mal fondés sur la paternité. Avis aux pères.

JAMAIS on ne vit deux époux si bien assortis : C'étoit , de part & d'autre , la beauté la plus parfaite & la tendresse la plus vive : Depuis dix-sept ans qu'ils étoient mariés , rien n'avoit pu troubler leur union ; ils partageoient leurs peines & leurs plaisirs , tout rioit à leurs vœux : Une seule chose troubloit leur félicité ; le ciel refusoit des enfans à leur amour & à leurs prières. Mille fois , ils s'étoient témoigné leurs regrets l'un à l'autre : Mathilde

consoloit Hubert par ses caresses ; Hubert cherchoit à écarter cette idée affligeante de l'esprit de Mathilde. Elle avoit conservé sur le trône cette candeur & cette simplicité , qui faisoit les délices de son père ; mais sa sensibilité , qui sembloit s'être augmentée , causa son crime & ses malheurs.

Pour consoler Hubert , elle lui disoit , un jour , je bénis le ciel de m'avoir donné un époux tel que vous : Vous faites le bonheur de ma vie ; dix-sept ans se sont écoulés comme une nuit : Peut-être est-ce moi que le ciel punit , en nous refusant des enfans ; si vous aviez épousé une autre Princesse , elle ne vous eût , sans doute , pas tant aimé que moi , mais sa fécondité vous eût dédommagé de ce que vous auriez perdu du côté de la tendresse. Hubert se sentoît pénétré de l'affliction de son épouse , il lui dissimuloit son propre chagrin autant qu'il le pouvoit. La Duchesse le ressentoit plus vivement que lui-même ; elle eut recours à tous les secrets de la Médecine , & à tous ceux de la Chimie des Arabes , qui , dans ce temps-là , avoient fait les plus grands progrès dans les arts. Enfin , n'ayant plus aucune ressource du côté de la Physique , elle eut recours aux voies ridicules de la superstition la plus absurde. Mathilde n'étoit point crédule , mais quel est l'esprit fort , qu'un grand intérêt n'ébranle pas quelquefois ? Nous savons , en général , que l'esprit humain a ses bornes : mais , qui peut les déterminer ? L'espoir & le désir nous persuadent aisément qu'il nous reste

encore bien des secrets à découvrir dans les sciences ; & qui nous a dit que ce qui n'a pas été trouvé jusqu'à nous, ne le sera jamais ? Telle invention qui paroïssoit impossible avant sa découverte, nous semble un jeu, depuis que nous la possédons. C'est ainsi que raisonne tout homme fortement occupé d'une passion qu'il cherche à satisfaire, & c'est ainsi qu'on fit raisonner Mathilde.

On lui persuada de s'adresser à un Juif, qui, abusant de la foiblesse du peuple & de quelques connoissances qu'il avoit acquises chez les Arabes, avoit l'art d'évoquer les ombres, & prédisoit l'avenir : Parmi beaucoup d'autres secrets, il avoit celui de rendre stériles les femmes fécondes, & de donner la fécondité à celles que la nature avoit fait stériles. Mathilde eut la foiblesse de consulter cet oracle : L'infâme Iduméen l'assura du succès, si elle promettoit de lui garder un secret inviolable. Elle le lui jura, pourvu, ajouta-t-elle, que vous n'exigiez de moi rien qui puisse blesser l'honnêteté. On la rassura à cet égard : On lui expliqua tous les mystères de la cabale : On lui apprit que la terre, les airs & les eaux étoient peuplés de Génies, à qui l'Être Suprême avoit confié le gouvernement de l'univers, qu'ils protégeoient les hommes, & s'unissoient quelquefois aux mortelles. On demanda à Mathilde, si la présence d'un de ces êtres, revêtu d'une forme visible, ne l'effrayeroit point : Elle répondit qu'elle se sentoit assez de courage pour le voir. L'impur Israé-

lite fit des conjurations, & l'on entendit des éclats qui ébranlèrent la caverne où se passoit cette scène : Après avoir évoqué trois fois l'Être des êtres, le fond de la caverne s'ouvre avec un bruit effroyable, & un jeune-homme, d'une beauté parfaite, vient se jeter aux pieds de Mathilde, qui s'évanouit. Ce jeune-homme étoit, en effet, un Génie; mais le Juif ignorant, & aussi crédule que les superstitieux qui le consultoient, le prit pour un amant de Mathilde, qui vouloit profiter de sa ressemblance avec Hubert pour surprendre, par la ruse, des faveurs que ses soins n'avoient pu lui faire accorder. Mathilde & le Lecteur retrouveront encore ce Génie sur leurs pas.

Le Juif profita de l'évanouissement de Mathilde, pour faire brûler des herbes aromatiques, qui jetoient les sens dans une ivresse voluptueuse, & plongeioient l'imagination dans un délire, qui, sans lui ôter l'entière connoissance des objets, ne les faisoit voir que sous les faces les plus riantes. Lorsque Mathilde sortit de son évanouissement, elle se trouva la tête appuyée sur les bras du jeune homme qui la soutenoit; elle fit un cri & se leva comme furieuse. Pourquoi, ma chère Mathilde, vous refuser aux caresses d'un époux qui vous adore? d'où vous vient cet effroi, lorsque j'ai paru devant vous? êtes-vous étonnée de me voir chercher les mêmes moyens que vous, de nous procurer des gages sacrés de notre amour. Ah! je le vois, le remord de m'en avoir fait un mystère a causé votre trou-

ble ; mais foyez tranquille, le motif qui vous fait agir, vous justifie assez.

Mathilde, les yeux fixés sur l'être qui lui parloit, séduite par le son de sa voix & par sa ressemblance, mais se souvenant du Génie qu'on avoit promis de lui faire voir, flottoit dans la plus cruelle incertitude. Celui qui lui parloit lui paroissoit seulement plus jeune que son époux : Elle en marqua sa surprise. Ah ! Mathilde, lui dit-il, se peut-il qu'un si léger déguisement vous fasse me méconnoître ? Votre cœur n'eût-il pas dû écarter ce foible prestige ? auquel j'avouerais que j'ai eu recours pour paroître à vos yeux avec les mêmes traits qui vous plurent tant dans le Pèlerin Cinthio ? Le charme a opéré le même changement sur votre figure ; regardez-vous dans cette glace, ajouta-t-il, en lui donnant un miroir infidelle qui rajeunissoit. Mathilde se retrouva dans l'état où elle étoit lorsqu'elle épousa Hubert. Vous sentez bien, Mathilde, reprit-il, pourquoi j'ai eu recours à ce surcroît de charmes : Le savant Enchanteur, qui nous fait part de ses secrets, m'a assuré que nous aurions la postérité la plus nombreuse ; mais que les momens étoient précieux, & que ce jour étoit marqué par les plus heureuses destinées.

Mathilde étoit bien convaincue qu'elle parloit à Hubert, cependant un secret sentiment la retenoit encore. Cher époux, lui disoit-elle, je ne fais quel est le trouble qui m'agite ; vous connoissiez ma tendresse pour vous, vous

savez avec quelle volupté je me suis toujours livrée à vos transports : D'où vient que, dans ce moment, je ne puis trouver, au fond de mon cœur, la même ardeur & les mêmes desirs ? Quoi, Mathilde, s'écria le faux Duc de Normandie, Mathilde éprouveroit, enfin, de l'indifférence pour un époux qui n'a jamais cessé d'être amant, & qui l'est, dans ce moment, plus qu'il ne le fut jamais ! Oh ! pour de l'indifférence, non, dit-elle, non, cela est impossible : Mais... dans cette caverne ! à la merci d'un Juif ! Je t'entends, reprit-il, ma chère Mathilde, viens, suis-moi. Mathilde lui tend la main, il l'embrasse, & la conduit dans un bosquet de myrthes, au de là d'un ruisseau qu'ils passèrent dans une nacelle que le faux Duc tira sur le rivage : C'est là que, séparé du reste du monde, le perfide se livra à mille transports qui furent rendus inutiles, comme on le verra dans son temps.

Cependant, les heures se passent : Le jour est près de sa fin, & le lâche Iduméen, qui avoit tout à craindre d'Hubert, veut séparer les amans ; il appelle Mathilde, qui ne l'entend point ; il veut passer dans l'île des myrthes ; mais la nacelle étoit sur le rivage opposé ; il franchit le ruisseau à la nage, & trouve le faux Duc, qui soutenoit Mathilde évanouie. Il le presse, lui fait sentir le danger qu'ils courent, & ils éveillent la Duchesse, dont le premier mouvement est d'embrasser son époux : Mais, ô ciel ! l'illusion avoit cessé, le faux Duc n'avoit plus aucune ressemblance avec le

véritable. Perfides, s'écrie-t-elle, dans quel abyme m'avez-vous plongée? Barbares, arrachez-moi le jour, il ne vous en coûtera qu'un crime de plus. Vous avez osé déshonorer votre Souveraine, tremblez. Monstre, dit-elle au Juif, arrache-moi le jour, te dis-je, ou je vais tout révéler au Duc; & toi, vil imposteur, par quel prestige, abusant de ma propre vertu, as-tu pu tromper, sous une fausse apparence, le penchant secret de mon cœur.

Mathilde pleuroit & s'arrachoit les cheveux; elle voulut se poignarder, le Juif l'empêcha. Il prit un air consterné, représenta à la Duchesse que sa mort entraîneroit celle de son mari; que le meilleur parti qu'elle eût à prendre, étoit d'ensevelir tout dans le plus profond mystère; qu'au surplus, elle n'avoit rien à se reprocher. N'êtes-vous pas venue, lui dit-il, interroger mon art? Ne vous ai-je pas demandé si la présence d'un Génie ne vous effrayeroit point? Ne vous ai-je pas dit que, souvent, ces esprits s'unissoient aux mortelles? Ne m'avez-vous pas permis d'en invoquer un? Il est vrai que la forme sous laquelle il a paru vous a trompée; sous toute autre, il n'eût pu obtenir de vous des faveurs, sans lesquelles il étoit impossible que vos désirs pour votre postérité fussent remplis. Quoi, reprit-elle, tu voudrois me persuader encore que ce ravisseur est un esprit élémentaire? Beauté céleste, s'écria le faux Sylphe d'une voix entrecoupée, je n'ai commis d'autre crime que d'avoir emprunté les traits de votre

époux, & de n'avoir pas essayé de vous plaire sous les miens. Et qui es-tu, dit la Duchesse d'un ton imposant? Je suis un démon, s'écria le scélérat, & l'enfant que tu portes aura tes vertus & mes vices. Sois discrète, cache à ton mari ce qui vient de t'arriver : Malgré le ciel, tu as voulu avoir un fils, dans neuf mois tu le mettras au monde.

La douce & timide Mathilde vouloit s'élançer sur son ravisseur ; mais il s'engloutit dans le sein de la terre, & ne laissa qu'une épaisse fumée. Elle demeura comme interdite ; elle ne savoit que croire de tout ce qui venoit de se passer ; le Juif l'assura que tous ces évènements étoient fort ordinaires, que le Génie auquel elle avoit accordé ses faveurs, étoit un Génie tout-puissant, dont l'empire étoit au centre du globe de la terre.

Elle avoit entendu parler à sa nourrice de Lutins, d'Esprits incubes & succubes, de Sylphes, de Gnomes & d'Ondins : Jusqu'à ce moment, elle n'avoit ajouté aucune foi à ces fables : Si ce qu'elle venoit de voir ne la persuada pas entièrement, elle avoit un si grand intérêt à le croire, qu'elle commença, tout au moins, de douter. Elle se fit reconduire par le Juif, & revint au Palais, où, par bonheur, le Duc n'étoit pas encore rentré : Elle eut le temps de se mettre au lit, sous prétexte d'une légère indisposition.

Le Duc étoit à la chasse depuis le matin : Il revint harrassé : On lui dit que la Duchesse reposoit ; il remit au lendemain à la voir. A

peine fut-il jour, qu'il passa dans l'appartement de Mathilde : Il la trouva un peu abattue, il se coucha auprès d'elle, & lui fournit des raisons de douter si le fils qui devoit naître d'elle appartiendroit au Duc ou au Démon.

Mathilde, cependant, inquiète sur l'existence des Esprits élémentaires, alloit consultant de tous côtés; mais elle ne pouvoit être éclaircie : Enfin, elle appela le Juif, à qui elle promit sa grâce s'il lui avouoit la vérité, quelle qu'elle fût. Le Juif lui donna sa parole qu'il ne lui cacheroit rien après ses couches : Car sa grossesse étoit déclarée, à la grande satisfaction du Duc & de ses Sujets.

Enfin, le temps d'accoucher arriva, Mathilde éprouva les douleurs les plus affreuses; son accouchement dura un mois entier, malgré les prières & les vœux de toute la Cour : Tous ceux qui étoient auprès de la Princesse fondoient en larmes. Le moment de la naissance fut annoncé par les prodiges les plus inouis, soit qu'ils fussent surnaturels, comme plusieurs Historiens l'ont cru, soit qu'ils fussent les effets des secrets du Juif. Lorsqu'il naquit, le ciel se couvrit de nuages & retentit, d'un pôle à l'autre, de coups redoublés de tonnerre. Le Palais du Duc parut tout en feu, un ouragan renversa une de ses principales tours; une chouette, qui se glissa dans la chambre de la Duchesse, éteignit, avec ses ailes, l'une après l'autre, toutes les bougies, qui se rallumèrent d'elles-mêmes. L'enfant, en venant au monde, éternua trois fois, &

il lui vint trois dents ; deux heures après , il étenua encore trois fois , & l'on s'aperçut de trois dents nouvelles ; avant la fin du jour , il ne lui en manquoit aucune. Il mordoit ses nourrices , & l'une d'elles ne put s'empêcher de s'écrier que cet enfant étoit un diable , ce qui alarma beaucoup sa mère. On fut obligé de le nourrir avec du lait , qu'on lui faisoit avaler , malgré lui , au moyen d'un biberon. A peine avoit-il un an , qu'il parloit aussi distinctement que son père : Il demandoit tous ses besoins , & savoit se faire obéir : Les enfans ordinaires , à l'âge de sept ans , sont moins formés qu'il ne l'étoit : Son père l'appela Robert. Il n'y avoit aucune sorte de méchancetés qu'il ne fît , jetant à la tête des uns tout ce qu'il tenoit dans ses mains , frappant les autres , & ne faisant grâce à personne. A cinq ans , il assommoit tous les enfans d'un âge supérieur : Ils fuyoient dès qu'ils le voyoient. Le propos de sa nourrice , lorsqu'il la mordit , & la terreur qu'il inspiroit aux autres enfans , lui firent donner le nom de Robert le Diable , qu'il porta toute sa vie.



C H A P I T R E III.

Espiègeries de Robert. Chagrins qu'il donne à ses parens. Devoirs qu'impose le titre de Chevalier. Combat.

U NE enfance aussi difficile annonçoit la jeunesse la plus orageuse : Lorsqu'il eut atteint sa huitième année, le Duc le mit sous la conduite d'un Gouverneur, auquel il donna toute autorité. C'étoit un homme d'un mérite distingué, qui avoit servi l'Etat dans le Ministère. Il ne se chargea de Robert que par considération pour son père, & parce que, d'ailleurs, à travers les défauts de ce jeune-homme, il croyoit voir un fonds heureux. Robert marqua la plus grande indocilité, il jura que jamais il ne souffriroit que personne fût son maître, prit ses livres, les foula aux pieds & menaça son Gouverneur. Le Duc le fit mettre aux arrêts dans le donjon. Robert, qui, dans ce moment, ne fut pas le plus fort, ou, du moins, qui ne voulut point lutter contre son père, fit semblant de se repentir; mais c'est dans le temps qu'il paroissoit plus tranquille, qu'il méditoit ses espiègeries. Dans le grand nombre de celles dont on parle encore en Normandie, les Historiens n'ont conservé que les suivantes.

La veille d'une grande partie de chasse, il résolut de la faire manquer : Il attendit la

nuit, &, lorsqu'il crut que tout le monde dor-
moit profondément, il se lève, va, nus pieds,
dans toutes les chambres de son donjon, prend
les culottes, les fouliers & les bas de son Gou-
verneur, les siens & ceux de ses domestiques,
& les porte dans les chambres, du premier
étage, reporte ceux du premier au second,
ceux du second au donjon, & se remet dans
son lit. A l'heure indiquée, lorsqu'il fallut
se lever, & que chacun veut s'habiller à la
hâte, les uns trouvent leurs habillemens élar-
gis, les autres beaucoup plus étroits que la
veille. L'un va faire part de son aventure à
son voisin, qui venoit lui communiquer la sien-
ne; l'autre fouille dans sa poche, & y trouve
de l'argent qu'il n'y avoit pas laissé. L'alarme
& la surprise se communiquent de cham-
bre en chambre. Robert n'est pas le dernier à
jurer; à tout instant, l'embarras augmente.
Il aperçoit un valet-de-pied qui portoit sa
culotte, il s'élançe sur lui, & le traite de
fripon, le même valet voit ses bas aux jambes
du Gouverneur. Tout étoit dans la confusion;
Robert feint de chercher l'auteur de cet em-
barras : Le Duc de Normandie, qui voit sa
partie de chasse dérangée, est furieux, & veut
qu'on punissè le coupable; le Gouverneur,
qui se doutoit de la vérité, appaisa tout le
monde. Mais toute la journée se passa à re-
trouver ses effets.

Une autre fois, il étoit avec quelques ca-
marades de son âge & de son caractère, dont
l'un l'avoit servi dans l'aventure précédente.

Ils alloient de tous côtés, volant les fruits & dévastant les campagnes. Ils entrèrent dans le jardin d'un Couvent de Moines; ils furent aperçus : Un des Frères, escorté de quelques valets, se mit à les poursuivre : Les camarades de Robert escaladèrent les murs & se sauvèrent : Robert, moins prompt fut le dernier; le Frère l'atteignit au moment où il escaladoit; il ne l'arrêta point, mais, à grands coups de discipline, il l'accompagna jusqu'au haut du mur. Lorsque Robert y fut parvenu, il se mit à pleurer & à crier après son couteau, qui, disoit-il, étoit garni en or : Le bon Frère lui demanda où il l'avoit laissé, & lui promit de le lui donner : Robert lui fit signe que c'étoit au pied du mur, parmi des herbes qu'il lui indiqua du doigt. Le Religieux, qui vouloit profiter du couteau, se mit à le chercher : Tandis qu'il avoit le front courbé, Robert détacha du mur la plus grosse pierre qu'il put arracher, & la jeta sur le dos du Frère, qui resta estropié sur la place.

Chaque jour, il inventoit de nouvelles espiégleries : Son Gouverneur voulut le corriger. Robert jura de lui ôter cette fantaisie, & il remit à la nuit même l'exécution de ce dessein. Pour mieux s'assurer de Robert, qui s'échappoit souvent, le Duc l'avoit logé, comme on l'a dit, dans le donjon, au plus haut du palais. Depuis l'aventure du changement d'habillemens, le Gouverneur ne se couchoit jamais, qu'il ne fût bien certain

que Robert étoit endormi. Il falloit, pour arriver à son appartement, monter quelques marches & traverser un long corridor. Le Gouverneur, à une certaine heure, ne manqua pas d'aller espionner Robert; il laissoit ses pantoufles sur l'escalier, & s'introduisoit dans l'appartement. Robert l'attendit pendant la nuit, le laissa passer, &, tandis qu'il étoit à faire sa visite, qui fut d'autant plus longue, qu'il avoit trouvé la porte ouverte, sans que personne lui répondit, Robert cloua les pantoufles du Gouverneur, & se retira. Alarmé de ne pas trouver son Elève, le Gouverneur revient à la hâte, met ses pieds dans ses pantoufles, &, dès qu'il veut avancer, son corps perdant l'équilibre, il roule dans l'escalier avec fracas; les cris du Gouverneur, le bruit qu'il fait en roulant, éveillent les valets : On accourt au bruit, & Robert est des premiers à lui porter du secours.

Cette espièglerie eut des suites plus fâcheuses que Robert ne l'avoit cru : Le Gouverneur se blessa, & mourut, peu de jours après, de ses blessures. Dès ce moment, Robert ne voulut plus étudier, &, quand même il l'eût promis, personne ne se fût chargé de lui. Sa méchanceté étoit au comble, on ne l'appeloit, par-tout, que Robert le Diable, & autant ses parens avoient désiré de l'avoir, autant étoient-ils fâchés d'avoir été exaucés. Mathilde, surtout, étoit désolée, & n'osoit confier à personne le mystère de la naissance de son fils.

Robe

Robert étoit parvenu à sa dix - septième année; Mathilde, malgré ses vices & la honte de sa naissance, ne pouvoit s'empêcher de l'aimer : Elle espéra que, s'il obtenoit le grade de Chevalier, ce titre imposant seroit un frein pour l'avenir. Elle le proposa à son époux, qui assembla les principaux Seigneurs de la Cour & tous les Chevaliers de ses États. Il avoit fait publier un grand tournoi, afin que Robert parût digne de la marque d'honneur dont il alloit être décoré. Le Duc lui exposa les devoirs auxquels le titre de Chevalier l'obligeoit. Il lui représenta que la naissance & les dignités ne servoient, le plus souvent, qu'à dégrader les hommes, en les faisant connoître; que, si ces prérogatives ne nous faisoient point aimer, elles devoient nous faire détester; qu'il n'y avoit pas de milieu pour les Grands, entre l'amour & la haine, le respect & le mépris; que ce n'étoit qu'à force de vertus qu'ils pouvoient faire oublier à leurs inférieurs, leur supériorité toujours humiliante; qu'il n'y avoit d'autre moyen, pour se concilier l'estime & l'amitié du peuple, que d'être doux, honnête & vertueux; qu'un homme, d'une naissance commune, pouvoit être vicieux, sans conséquence; mais qu'un Grand étoit dans la nécessité d'être sans reproche: Enfin, que le titre de Chevalier alloit lui imposer encore plus formellement cette nécessité; qu'il seroit honteux qu'un Prince né pour régner sur de vastes Etats, ne fût point armé

Chevalier ; mais qu'il le feroit encore davantage qu'un Chevalier n'eût pas les vertus de son état. Robert répondit à son père, que la vertu étoit indépendante d'un vain titre : Que, Chevalier ou non, il devoit connoître ses devoirs, & qu'il s'expliqueroit plus ouvertement devant les Chevaliers. Le Duc ne le pressa pas davantage, & ne favoit que penser de son fils.

Le jour fixé pour le Tournoi, & tous les Chevaliers étant assemblés & prêts à recevoir Robert, il leur parla ainsi : Chevaliers, si le courage & la valeur sont les premières vertus que vous exigez pour être admis dans votre Ordre, personne, je crois, n'y a plus de droit que moi ; j'espère de vous le prouver avant la fin du jour. Vous exigez, dit-on, toutes les autres vertus qui constituent l'honnête homme, en quoi je trouve l'Ordre de Chevalerie fort inutile : Car, il suffit de vivre parmi les hommes, pour être assujéti aux mêmes devoirs. Ces vertus doivent naître avec nous, leur développement dépend des circonstances : J'ignore si je les possède, parce qu'il ne s'est pas présenté des occasions de les exercer ; ce que je fais bien, c'est que l'Ordre de Chevalerie ne les donnant, ni ne pouvant les donner, il est assez indifférent à l'honnête homme qui les possède d'être ou de n'être point Chevalier. Votre Ordre doit donc se borner à exiger de ceux qui y aspirent, une valeur éclairée & un courage à toute épreuve. Voilà, Chevaliers, sur quoi vous devez me juger,

m'admettre, ou me refuser. J'espère, à cet égard, de mériter votre estime.

Robert entre en lice, il ne se présente point de combattant qu'il ne terrasse; il ne se contente pas de les renverser, il fait voler leurs armes en éclats, tue leurs chevaux, qu'il perce d'outre en outre. Il combattit avec plus de ménagement contre ceux qu'il attaquoit; mais, dès qu'un Chevalier osoit être l'agresseur, il couroit risque de la vie, & y laissoit un bras ou une jambe. Tous les Chevaliers étoient indignés, il leur proposa de se battre lui seul contre tous ensemble; les lois de la Chevalerie s'y opposoient, parce qu'il n'y auroit point eu de gloire à le vaincre, & qu'il y auroit eu beaucoup de honte à être vaincu. Pour rendre la partie moins inégale, Robert demanda qu'il fût permis à ses compagnons d'armes, quoiqu'ils ne fussent encore qu'Écuyers, d'entrer en lice pour le soutenir. Les Chevaliers, qui craignirent que leur refus ne fût pris pour une marque de timidité, consentirent à la demande de Robert: Peut-être espéroient-ils de se venger, en se réunissant, des coups qu'il leur avoit portés à chacun en particulier. Ses jeunes compagnons, qui n'étoient que spectateurs du combat, entrent dans la barrière, au nombre de quinze. Les Chevaliers que Robert n'avoit pas mis hors d'état de se battre, se présentèrent. Comme leur nombre étoit supérieur, ils vouloient tirer au sort: Robert voulut qu'ils combattissent tous. Il ordonne à ses compagnons d'attaquer:

Les chevaux de plus de moitié sont renversés, & les Cavaliers obligés de se retirer. Alors, Robert se jette au milieu des Chevaliers comme un furieux: En un moment, armets, lances, écus, tout est brisé: Les plus intrépides frémissent; il poursuit, il renverse tout ce qui tombe sous ses coups. Sa lance s'est brisée; son épée a l'apparence d'une scie, il en fait des blessures encore plus dangereuses; elle casse, enfin, en ses mains. Il prend celle d'un de ses camarades, qui se casse encore. Il aperçoit une barre de fer qui servoit de barrière, il se jette à bas de son cheval, arrache cette nouvelle arme, & assomme chevaux & Cavaliers. Le combat avoit été très-meurtrier; trois Chevaliers des plus vaillans avoient perdu la vie; le champ de bataille étoit couvert d'éclats d'armes, de membres épars & de chevaux tués. Robert combattoit encore; le Duc, son père, ordonna qu'on cessât, & déclara que le Tournoi étoit fini; son fils étoit sourd à sa voix, il respiroit le sang & le carnage. Huit Chevaliers, qui restoient encore, sans égard au nombre, ni à l'égalité des forces, s'unissent pour l'accabler ensemble. Robert les attend de pied ferme, & se faisant soutenir, pour n'être pas pris en flanc, par deux de ses compagnons, il se défend avec tant d'avantage, qu'il fait mordre la poussière à trois de ses assaillans. Enfin, le peuple, indigné de tant de sang répandu, murmure & s'élève. Robert, le téméraire Robert, ose l'affronter: Déjà la populace s'arme de pierres, la sédition commence à devenir générale. La

Duchesse, la larme à l'œil, entre dans la lice, court au devant de Robert, fait semblant de tomber à ses genoux : Il est honteux de ce mouvement, rend les armes à sa mère, & se laisse conduire au Palais ; mais il se garda bien d'y entrer, dans la crainte que son père ne l'arrêtât. Il promit à la Duchesse de ne pas pousser les choses plus loin : Il se retira chez un de ses camarades, & y passa la nuit.

CHAPITRE IV.

Révolte de Robert. Ses cruautés & son libertinage. Il déclare la guerre à son Père. Aventure de sept Hermites.

LE lendemain, dès le point du jour, Robert rassemble sa petite troupe, & forme le projet de parcourir toute la Normandie, & de chercher les aventures. La terreur marchoit devant lui ; rien n'étoit à couvert de ses fureurs & de sa lubricité. Par-tout où il découvroit de jeunes filles ou des femmes dont la beauté méritoit ses funestes hommages, il falloit que, de gré ou de force, il en obtint les faveurs : Malheur à qui s'opposoit à ses violences. Ses trésors étoient les temples ; il emportoit les vases & les ornemens d'or & d'argent, il les remplaçoit par des vases de bois ou de terre. Il disoit, d'un ton insultant,

avec une raillerie sacrilège, qu'un Dieu né dans une étable, devoit s'accoutumer à boire dans des vases de bois. Il vivoit aux dépens des Moines & couchoit dans les Couvens de Religieux. Rien n'étoit à l'abri de ses insultes : Il avoit grossi sa petite troupe. Si, quelquefois, dans les villages, les paysans s'attroupoient pour se défendre, Robert & sa troupe, le fer & le feu en main, fondonoient sur eux, massacroient ceux qui tomboient sous leurs coups, déshonoroient leurs femmes & leurs filles, &, souvent, embrasoient leurs maisons.

Le Duc recevoit des plaintes de tous les côtés, son palais retentissoit de cris : L'un venoit réclamer sa fille, qu'on avoit enlevée; l'autre crioit vengeance des insultes faites à sa femme; celui-ci pleuroit la mort d'un fils qui avoit péri en défendant l'honneur de sa sœur; celui-là demandoit que, puisque Robert avoit détruit sa maison, son père l'indemnifât ou le nourrît : Enfin, tous le supplioient de les délivrer de ce fléau destructeur. Le Duc étoit encore plus affligé que ces malheureux. Grand Dieu! disoit-il, qui me l'avez donné dans votre colère, pour me punir des murmures que je formois contre votre sagesse, que votre vengeance ne tombe que sur moi; épargnez ce peuple innocent, qui n'a pu être complice de mes crimes.

Le Duc assembla son Conseil pour chercher des moyens de terminer tous ces maux. Un Conseiller fut d'avis de former une troupe de

ses meilleurs soldats, & de l'envoyer vers son fils, pour le prendre, le conduire à son père, & , après l'avoir détenu quelques jours en prison, lui défendre, en présence de toute la Cour, de commettre, à l'avenir, aucun excès, & le menacer, en cas de récidive, de le faire juger selon la rigueur des lois. Le Duc approuva cet avis, il choisit lui-même les soldats qu'il destina pour cette expédition : Il les fit partir, avec ordre d'arrêter son fils par-tout où ils pourroient le rencontrer. Il permit à l'Officier qui commandoit la troupe, d'user de force, d'adresse, & de tous les moyens qui lui paroistroient convenables. L'Officier dispersa ses soldats dans différens hameaux. Robert, qui fut instruit de sa marche, rassembla ses compagnons, & attaqua successivement ces petits pelotons de soldats, trop éloignés les uns des autres pour se soutenir; il en tua plusieurs, en fit de prisonniers, & força les autres à se réunir à la troupe principale. C'est alors qu'il fit une attaque générale, dans laquelle il en massacra plus d'un tiers, il poursuivit les autres, & en prit une très-grande partie, avec l'Officier qui les commandoit. Robert, qui ne se connoissoit plus, dès qu'il entroit en furie, fut implacable; il fit venir les prisonniers, leur fit crever les yeux, & , ensuite, les accablant d'injures : Allez, leur dit-il, rapportez aux Conseillers de mon père, qu'il n'est pas aussi aisé de me prendre que d'en former le projet; que je ne crains rien, & que toutes les Ordonnances de la Cour ne

valent pas un tour de main d'un seul de mes camarades.

Les malheureux soldats se firent conduire vers le Duc, à qui ils racontèrent tout ce qui s'étoit passé. Celui qui avoit donné l'avis de faire poursuivre Robert, étoit au désespoir : Le Duc étoit de la plus grande indignation. Dans un mouvement de colère, il projeta d'aller lui-même, avec le double de troupes, tâcher de prendre son fils, ou s'exposer à périr de ses mains. Le même Conseiller représenta au Duc la témérité d'un semblable dessein. Premièrement, ce seroit exposer sa personne & son honneur, soit qu'il le prit, soit qu'il lui échappât. En second lieu, ce seroit exposer ce fils dénaturé à commettre le plus abominable parricide. Il conclut à la punition du coupable, tant à cause de sa révolte, que des maux dont il accabloit les sujets du Duc : Il ajouta que les lois prononçoient son supplice. En conséquence, le Duc fit publier un Édit dans toutes les villes du Duché, portant ordre d'arrêter Robert, & permettant à tout de faire tout ce qui seroit en leur pouvoir pour y réussir, & l'amener, avec tous ses complices. Cet Édit ayant été publié, Robert en fut bientôt informé; il entra en fureur, ses compagnons frémirent pour eux-mêmes : Ils favoient bien que, s'ils étoient pris, ils n'avoient aucune grâce à espérer. Lorsque Robert vit qu'il ne viendrait point à bout de les rassurer, il les rassembla & jura devant eux, à son père, la guerre la plus cruelle : Il leur

propofa d'augmenter leur nombre, de groffir leur troupe, & de mettre, enfuite, tout le pays à contribution; il prit leurs fermens & fit le fien d'être inexorable pour tous ceux qui tomberoient dans leurs mains, fût-ce leurs pères, leurs enfans ou leurs frères, à moins qu'ils ne vouluffent s'affocier avec eux. Ils dressèrent des statuts, qu'ils firent du fang d'un des Courtifans, leur prifonnier, qui avoit été d'avis de faire punir Robert felon la rigueur des lois.

Lorsque Robert fe fut affuré de la fidélité des principaux Chefs, il conduifit fa troupe dans le fond d'une forêt où les rayons du foleil n'avoient jamais pénétré: Ce lieu étoit entouré de rochers entaffés les uns fur les autres, qui paroiffoient s'être détachés d'une montagne voisine: Ces rochers étoient couverts de brouffailles & couronnés de fapins auffi anciens que le monde. A l'aide de gros arbres, qu'ils arrachèrent, & dont ils couvrirent les vides que les pierres laiffoient entre elles, ils fe firent un afyle & un fort inabordable, auquel on ne parvenoit que par un fentier très-étroit, bordé, de tous côtés, de précipices effrayans. Tel étoit le repaire affreux que Robert préféroit au palais de fon père, tant la débauche & le libertinage aveuglent ceux qui s'y livrent! Cette caverne étoit une demeure auffi incommode pour ceux qui l'habitoient, qu'elle eût été funefte à quiconque eût ofé l'attaquer.

Robert avoit compofé fa troupe de tout ce

qu'il y avoit de plus scélérats dans les États de son père ; les uns en avoient été chassés pour leurs crimes , & les autres pour leurs dettes : C'est dans leur nombre qu'il choisit ses Officiers ; les filoux , & ceux que leur paresse avoit dévoués à la mendicité , les faiseurs de projets , les politiques , les libertins , en un mot , tous ceux que leur oisiveté avoit jetés dans l'indigence , étoient à la solde de Robert , & avoient , néanmoins , leur part dans le butin. Cette troupe abominable étoit d'autant plus à craindre , qu'aucun frein ne pouvoit la modérer. Ces brigands n'alloient jamais au combat que la victoire ou la mort ne s'ensuivît. Comme ils s'avoient qu'ils n'avoient aucune grâce à espérer , s'ils étoient pris , ils n'en faisoient jamais , excepté aux femmes qu'ils amenoient dans leur Fort. Il étoit réglé , entre eux , qu'il y en auroit toujours une certaine quantité au service de la société , & lorsqu'on en prendroit de nouvelles , on les confronteroit avec les anciennes , & qu'on se déferoit des moins belles. Chacun étoit muni d'une certaine dose de poison , au cas qu'il fût pris vivant & condamné à la mort.

Robert nommoit , tous les jours , les détachemens , qu'il envoyoit sur les grands chemins ; il avoit , dans toutes les villes , des correspondans , qui l'avertissoient de tous ceux qui se mettoient en campagne , & des voitures qui sortoient , des effets qu'elles portoient , & du chemin qu'elles devoient tenir. Ils s'étoient rendu si redoutables , que personne n'o-

foit plus s'exposer dans les chemins. Quelques brigands avoient été pris : On espéroit , par leur secours , de pouvoir parvenir jusqu'au Fort ; mais , lorsqu'ils se voyoient menacés des tortures , ils ne faisoient qu'avalier le poison , & ils expiroient. Ce poison , dont on ne découvrit le mystère que long-temps après , étoit contenu dans un noyau de prune , de cerise , ou de quelqu'autre fruit adroitement ouvert & refermé avec art. Ils le portoient dans leur bouche , & ils auroient pu l'avalier sans en être incommodés ; mais lorsqu'ils vouloient éprouver l'effet du poison , ils cassoient le noyau , & , dans l'instant , ils mouraient. On n'osoit plus sortir des villes , les laboureurs & les paysans avoient abandonné la culture des terres. Quelques Chevaliers s'armèrent & résolurent de suivre ces assassins jusque dans le Fort. Robert les laissa s'engager jusque dans le sentier qui y conduisoit , & , lorsqu'il vit qu'ils ne pouvoient se retirer qu'un à un , il fit ouvrir une trape qui étoit derrière eux , & qu'ils n'avoient point aperçue. Cette trape , quoiqu'éloignée du Fort , s'ouvroit en tirant une chaîne qui y répondoit : C'étoit une espèce de pont-levis qu'on n'apercevoit point lorsqu'il étoit baissé ; l'ouverture coupoit le sentier par un intervalle de dix pieds , & découvroit un précipice de soixante brasses de profondeur. Lorsque les Chevaliers furent engagés dans le sentier , Robert sortit de son Fort & les força de reculer ; mais , à mesure qu'ils se retiroient , ils tomboient dans le précipice : Il les suivit

jusqu'au dernier, la lance dans les reins, & lorsqu'il les eut tous précipités, il referma la trape, & laissa périr de faim & de douleur ceux qui, en tombant, avoient eu le malheur de n'être pas écrasés dans leur chute.

La désolation régnoit dans toute la Normandie. Cependant Robert étoit quelquefois révolté des sentimens féroces de ses complices, &, lorsqu'il jetoit les yeux sur lui-même, il ne pouvoit s'empêcher d'en avoir une espèce d'horreur; mais il étoit trop avancé dans le crime pour oser reculer: Ses remords ne servoient qu'à lui inspirer de nouvelles fureurs: Il eût voulu les étouffer à force d'entasser crimes sur crimes.

Un jour, Robert, errant dans les bois, cherchoit des victimes à sa fureur; le besoin de faire du mal, devenu essentiel à son existence, se faisoit sentir à lui, ce jour-là, avec plus de fureur que de coutume. Le malheur lui conduisit sept Hermites qui traversoient la Normandie, & qui revenoient de Rome. Ces infortunés s'adressèrent à lui, pour lui demander leur chemin. Robert contrefit d'abord le dévot, leur fit raconter tout ce qu'ils avoient fait dans leur voyage, &, se montant peu à peu sur le ton railleur, il leur demanda le récit de leurs aventures galantes. Mais, soit discrétion de la part des bons Hermites, soit qu'en effet leur piété n'eût pas succombé à la tentation, ils assurèrent Robert, qu'il ne leur étoit rien arrivé qui méritât son attention. Lui, qui ne cherchoit qu'à les pousser

à bout, leur tint les discours les plus indé- cens, & leur demanda leur avis sur les cas les plus infâmes; il les pressa de lui dire ce qu'ils auroient fait, dans telle ou telle circonstance; comment ils auroient évité les ruses du Diable, s'il s'y étoit pris de telle ou telle manière pour les tenter. Ils ne manquèrent pas, alors, de lui raconter comment, dans une situation si délicate, St.-Antoine s'étoit tiré d'affaire. Voyons, dit-il, si vous ferez aussi sages, ou, plutôt, aussi fots que lui. Robert, qui, dès le commencement de cet entretien, avoit fait savoir ses volontés dans le Fort, ne fit que dire un mot qu'ils ne comprirent pas, & aussi-tôt cinq jeunes filles toutes nues, sortirent de derrière un feuillage épais, & se mirent à danser. Les Hermites couvrirent leurs yeux de leurs mains, & prirent la fuite, en faisant de grands signes de croix: Robert court après eux, & leur crie de toutes ses forces d'arrêter; ils les prenoient, lui & ses femmes, pour des diables sortis des enfers. Robert en atteint un, & d'un coup de sabre, lui abat la tête: Les autres, plus effrayés encore, doublent le pas; un second tombe, & subit le sort du premier: Les cinq qui restent s'arrêtent, & tombent aux genoux de Robert; il exige d'eux qu'ils se mettent en état de pure nature, & qu'ils répondent aux caresses des jeunes filles. Trois refusent: Robert leur dit de choisir ou de la mort, comme une récompense de leur pudeur, ou de la vie, pour jouir des plaisirs qu'il leur offre. L'un

des cinq Hermites qui restoient, plus déterminé que les autres, s'écrie : Homme sanguinaire, démon, ou qui que tu sois, tes plaisirs sont horribles ; si tu voulois nous séduire, il falloit nous les représenter sous le voile de la décence, & attaquer nos cœurs, avant de rassasier nos yeux ; alors, peut-être, succombant à notre foiblesse, tu aurois pu te vanter d'avoir fait tomber dans tes pièges des hommes, qui, par des combats de plus de vingt ans, ont essayé de se mettre au dessus des passions : Alors, tu aurois eu la satisfaction maligne de voir le vice aux prises avec la vertu : Mais ta fureur aveugle ne t'a même pas permis de jouir de ce spectacle singulier ; ta barbarie a détruit l'illusion même de la volupté, en nous offrant la beauté sans voile, & en étouffant, par tes menaces, tout sentiment de plaisir. Nous rejetons des offres abominables, &, quant à notre vie, le ciel ne nous interdit point une juste défense.

Robert, à ces mots, entre en fureur ; les Hermites s'élancent sur lui ; il alloit en être accablé, lorsque les femmes poussèrent des cris affreux : On les entendit du Fort ; trois scélérats vinrent au secours de Robert, les Hermites effrayés prennent la fuite, Robert & ses camarades les suivent, &, l'un après l'autre, ils les égorgent. L'un d'eux, en mourant, adressa la parole à Robert, & lui dit, d'un air tranquille & riant : Tu t'applaudis, Robert, & ton ame est déchirée ; je ne changerois pas mon sort pour le tien ; Je meurs

innocent, & fans aucun trouble; je te pardonne, car je serois fâché d'emporter au tombeau le sentiment pénible de la haine: Puisse le Ciel te pardonner comme moi! Adieu, je ne te hais point, je prévois que tes remords te conduiront à la vertu; ne te souviens de mes camarades, & de moi, que dans ce temps-là, & sois assuré que nous t'avons tous pardonné.

CHAPITRE V.

Remords de Robert. Éclaircissemens qui confirment des doutes. Projets de changement. Manière sûre de convertir des scélérats. Fin des égaremens de Robert. Il se voue à la réforme.

L'AIR satisfait de l'Hermite mourant, cette générosité qui pardonne à une main sacrilège & meurtrière, les railleries farouches que les camarades de Robert vomissoient contre leurs victimes, le contraste effrayant de femmes nues avec des cadavres couverts de sang, les dernières paroles de l'Hermite, avoient jeté la terreur dans l'ame de Robert; il quitte le bois, tout pensif, & laisse aller son cheval. Il ne sortit de sa rêverie qu'à la vue d'un château qu'il croit reconnoître: Il arrête un berger, & apprend qu'il est devant le château d'Arques: Il demande quelle étoit la cause du

mouvement qu'il y voyoit : On lui dit que la Duchesse Mathilde devoit y dîner ce jour-là. Malgré sa fureur & ses débauches, il avoit toujours conservé un sentiment de tendresse pour sa mère : Il résolut de l'aller voir. Mais, lorsqu'il approcha du château, hommes, femmes, enfans, tout fuyoit devant lui : On fermoit les portes des maisons, & l'on ne se croyoit point en sûreté dans les Eglises. Robert fut frappé de la terreur qu'il inspiroit. Grand Dieu! s'écria-t-il, le monstre des forêts le plus carnacier seroit moins redouté! Je n'ai rien fait à cette vile populace, & elle me fuit comme un tigre! Eh bien, que m'importe? cette épouvante doit flatter mon orgueil... Mon orgueil!.. Un homme s'enorgueillit d'être la terreur du monde, & le fléau de ses semblables! C'est un mérite que je partage, avec qui? avec des tyrans, des assassins; que dis-je? avec des démons. Quelle est donc la cause de cette crainte qui flatte l'orgueil de ceux qui l'inspirent? Le carnage, la défolation, la dureté du cœur : Aussi, quelle est sa fuite? la haine du genre humain, l'inimitié, l'horreur. Voilà donc ce que je suis, moi, qui pouvois faire les délices de mes parens & de mes sujets! Malheureux! par quelle fatalité, lorsque je pouvois choisir entre l'amour & la haine, me suis-je déterminé pour un sentiment si détestable? Un sentiment! la haine & la dureté méritent-elles de porter le même nom que l'amour, le plaisir, la bonté, la tendresse! Voilà les vrais sentimens qui

conviennent à l'homme ; leurs noms sacrés font tressaillir mon ame ; mais c'est de désespoir de les avoir écartés de mon cœur. Est-il donc si endurci, ce cœur, qu'il ne puisse plus les éprouver ?

C'est avec ces idées que Robert s'approche du château : Lui, qui, jusqu'alors, n'avoit rien appréhendé, éprouva, pour la première fois, cette timidité, le premier mouvement d'une ame généreuse qui veut plaire, & qui craint de ne pas réussir. Il descendit de cheval à la porte du château ; il y entra seul, & sa mère y arriva presque aussitôt que lui. Dès qu'elle aperçut son fils, elle demeura consternée & tremblante : Elle cherchoit à le fuir, il la retint & se jeta à ses genoux. O ma mère, lui dit-il, votre crainte est le reproche le plus sanglant que vous puissiez me faire. Un fils, fait trembler les auteurs de ses jours ! cette idée est affreuse ! Les tyrans des forêts n'offrent pas des exemples d'un tel phénomène ; pourquoi la nature s'est-elle exercée à faire de moi un monstre plus barbare ? Ah ! Madame... écoutez ; ce n'est qu'en tremblant que j'ose vous communiquer mes funestes idées. Le Duc de Normandie passé, avec raison, pour le meilleur des Princes, vous êtes adorée pour votre bonté, & moi, je suis abhorré, & pour comble de maux, je le mérite. Non, je ne suis pas votre fils... Pardonne-moi de t'avoir fait naître, mon cher Robert, lui dit la Duchesse d'une voix basse : Ta naissance est un mystère qu'il faut que je te révèle ; suis-moi. Elle

le conduisit dans une chambre prochaine, & lui raconta la perfidie, à laquelle elle croyoit que Robert devoit le jour. Après ce récit, elle l'embrassa, en fondant en larmes : Tu peux me punir, mon fils, lui dit-elle ; mais épargne à mon époux un éclaircissement qui nous couvrirait de honte l'un & l'autre ; je te jure qu'en recevant dans mes bras le monstre qui me trompa, je croyois me livrer aux caresses du Duc : Par combien de larmes ai-je expié mon malheur ! J'ai consulté, en déguisant nos noms, les personnes les plus sages de mes Etats ; tous m'ont assuré, que, bien loin de rien déclarer à mon mari, il étoit de mon devoir de lui en faire un mystère, pour ne pas porter le trouble dans son ame. Je t'avouerai, mon fils, qu'en voyant les maux dont tu nous accables, j'ai souvent été sur le point de tout divulguer. J'ai craint, te le dirai-je, qu'on ne prît mon aveu pour l'imposture d'une mère désolée, qui se charge de la honte d'un adultère, afin d'avoir un prétexte pour rejeter un enfant indigne.

Robert parut comme frappé de la foudre : Il demanda quel étoit le scélérat qui l'avoit trompée, il apprit qu'il n'existoit plus : O Ciel, s'écria-t-il, je te remercie de sa mort, tu m'épargnes, peut-être, un parricide. Le barbare ! comment votre innocence & votre candeur ne l'ont-ils pas désarmé ! Robert vouloit tout dire au Duc de Normandie : Si je ne suis pas son fils, son Etat ne m'appartient pas, disoit-il. Mathilde le rassura sur ce vain

scrupule. Faute d'enfans mâles, le Duché lui étoit substitué, & elle étoit la maîtresse d'en disposer en faveur de qui elle jugeroit à propos; ainsi, elle ne faisoit aucun tort à personne en le transportant à son fils. Enfin, l'on convint que ce seroit découvrir au Duc un mystère dont il étoit important qu'il ne fût pas informé, & dont la publicité ne pouvoit produire aucun bien. D'ailleurs, quoiqu'un imposteur eût partagé les faveurs de Mathilde avec son époux, Robert pouvoit être le fils du Duc: On garda donc un profond silence sur tout ce qui s'étoit passé.

Robert imputoit ses fureurs & ses cruautés au sang impur qui lui avoit donné l'être; il résolut, dès ce moment, de se vaincre lui-même, & d'expié, par une sagesse à toute épreuve, les crimes dont il s'étoit rendu coupable. Il se jeta aux genoux de sa mère, & la pria de demander grâce pour lui à son époux: Il résolut d'aller à Rome, dans le plus grand pèlerinage. Mon père, disoit-il, m'a banni de ses Etats; il m'a fait la guerre, & j'ai eu l'audace de porter les armes contre lui: Il semble que ce ne soit que pour moi que la nature ait interverti les lois. Mais, malheureux! est-ce à moi de me plaindre de la nature? Il n'osa pas se présenter devant le Duc, il remonta à cheval, & alla rejoindre ses camarades, qu'il avoit laissés dans la forêt.

Cependant, la Duchesse ne cessoit de gémir, & de se reprocher d'être la cause du dérèglement de son fils; mais, plus elle s'examinait,

& moins elle pouvoit se reconnoître coupable. Malgré cette assurance intérieure, elle se défoloit : Le Duc arriva à son château, peu de jours après le départ de Robert. La Duchesse alla au devant de lui, & lui apprit le changement de son fils. Le Duc, qui ne pouvoit le croire, se mit à soupirer : Plût à Dieu, disoit-il, que tout ce que vous m'annoncez se trouvât vrai ! mais, hélas ! je n'ose plus l'espérer. Il va à Rome : Puisse-t-il y trouver la fin de ses égaremens ! il a tant outragé l'Être Suprême, que, pour le punir, il épaissira sur ses yeux le bandeau de l'erreur. Le Duc, malgré sa colère, prioit le Ciel de protéger son fils ; il frémissoit du voyage qu'il alloit entreprendre.

Robert, bien résolu de changer de conduite, trouva tous ses compagnons assemblés ; ils le regardèrent comme un Chef pour lequel ils avoient toujours eu la plus grande vénération. Mais, au lieu de leur parler à son ordinaire, de ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il les avoit quittés, il voulut leur faire sentir l'état déplorable dans lequel ils étoient plongés. Victimes dévouées à la vengeance publique, abhorrés de la nature, qu'ils avoient si souvent outragée, en exécration aux honnêtes gens, il leur représenta la mort & l'infâmie, dont ils étoient, sans cesse, environnés ; il leur retraça tous les crimes qu'ils avoient commis : Je ne vous parle pas de vos faits dans les Églises, il seroit difficile de vous faire connoître toute l'horreur d'une telle action ; mais, tant de mal-

heureux que nous avons dépouillés, & dont nous avons jeté les familles dans la plus cruelle indigence, tant d'assassinats dont nous avons fouillé nos mains; toutes ces injustices, tout ce sang répandu, ces vierges à qui nous ne nous sommes point contentés de ravir l'honneur, mais dont nous avons puni la résistance par une barbarie que leur candeur & leur innocence n'ont pu désarmer; nous avons fait couler les pleurs de la beauté, dont nous voulions obtenir les caresses. Ah! mes amis, ces images déchirent mon ame; les cris des victimes de nos cruautés, les gémissemens de la pudeur outragée, retentissent, sans cesse, à mes oreilles. Il est impossible que vous ne soyez pas accablés de remords; je vous l'avoue, je suis tyrannisé par les miens. Le Ciel est juste, la foudre gronde sur nos têtes; tant qu'elle n'est point partie, il est temps de fléchir la main qui nous menace: Rompons les liens de notre abominable société, ou, si nous en reslèrrons les nœuds, que ce soit pour faire autant d'actions vertueuses que nous en avons commis de criminelles. Il y a tel crime parmi ceux que nous avons à nous reprocher, que mille vertus ne répareront jamais: Cependant, un repentir sincère, une ferme résolution d'embrasser la sagesse, une confiance entière dans l'Être même dont nous méritons la colère, s'ils ne peuvent nous rendre notre innocence, nous rendront, du moins, la paix de l'ame & la tranquillité de l'esprit. Quant à la vengeance publique, je me charge de vous y souf-

traire ; le Duc de Normandie, mon père, sera trop flatté de mon retour à la vertu, pour ne pas m'accorder la grâce de chacun de vous. Promettez-moi de vivre, à l'avenir, en bons & honnêtes citoyens, de briser les liens qui vous attachent au crime. Ces femmes, dont nous avons commencé par assassiner les époux, que nous avons violées, & que nous avons fini par corrompre & par avilir, faisons-leur un sort du butin qui nous reste. Si quelques-uns d'entre vous ont pris de l'amour pour elles, ils peuvent, en les épousant, les rendre à la société, & légitimer un amour infâme. Je n'attends que votre réponse pour aller me jeter aux genoux de mon père, & lui demander votre grâce & sa protection.

Robert cessa de parler ; mais un des principaux Officiers de la troupe se leva, & dit d'un ton railleur : Convenez, Messieurs, que si notre Général commence à manquer de courage, il ne manque ni d'adresse ni de prudence. C'est lui qui nous a rassemblés ; nous lui avons tout sacrifié, notre honneur, notre liberté, nos vies, nos biens : Parens, amis, épouses, enfans, nous avons tout quitté pour le suivre ; &, lorsque nous l'avons vengé de tous ses ennemis, qu'il s'est fait un sort à nos dépens, lorsqu'il est fatigué de plaisirs & rassasié de volupté, il vient nous prêcher la réforme.

Un autre Chef interrompit le premier, & dit qu'il étoit d'avis qu'on donnât l'habit d'un des Hermites, qu'on avoit enterrés depuis quelques jours, à leur Général, qu'il ne lui

manquoit que cela pour être un saint prédicateur; que, soutenu de ses camarades, il ne pourroit pas manquer de faire de grandes conversions; que ce seroit une nouvelle manière de sanctifier leurs captures, & qu'au pis aller, Frère Robert, leur Général, seroit aussi l'Aumônier de la troupe: Quant aux femmes, qu'il avoit raison de vouloir faire cesser le scandale, qu'il falloit que chacun choisît la sienne, & que Frère Robert leur donneroit la bénédiction nuptiale.

Robert leur dit, du ton le plus sérieux, qu'ils eussent à se déterminer, qu'il ne plaisantoit point, & que les railleurs pourroient bien ne pas rire les derniers. Alors, chefs & soldats déclarèrent qu'ils n'entendoient pas changer de conduite; qu'ils rejetoient toute grâce; que, si Robert vouloit continuer de vivre avec eux, ils continueroient de lui obéir comme à leur Général; mais que, s'il se retiroit, il ne trouvât pas mauvais qu'ils le regardassent comme leur ennemi, & qu'ils lui déclarassent une guerre cruelle: Qu'au surplus, ils étoient résolus de mener la même vie, de faire le plus de mal qu'ils pourroient, pour se venger de celui qu'on cherchoit à leur faire, & que, puisque leur destin étoit de vivre aux dépens de la société, ils ne la ménageroient point. Robert voulut insister; ils le tournèrent en ridicule, & finirent par le menacer. Deux jeunes gens seulement, qui s'étoient engagés dans la troupe malgré eux, parce que deux femmes, qu'ils aimoient, ayant été en-

levées par les compagnons de Robert, ils avoient mieux aimé s'associer avec ces brigands, que d'abandonner leurs maîtresses, se rangèrent de son parti, & le prièrent d'obtenir leurs grâces du Duc de Normandie. Robert leur dit de sortir avec leurs maîtresses : Il proposa aux autres femmes de se retirer, & leur offrit la protection de sa mère, mais elles étoient attachées aux brigands, & ne répondirent à Robert que par des injures.

Robert, dont la patience se lassoit, dit à la troupe, qu'il ne leur donnoit que deux heures pour réfléchir, & qu'il reviendrait savoir leur dernière résolution : Il sortit pour ne la pas gêner. Il alla trouver les deux jeunes gens : Après s'être assuré de la pureté de leurs intentions, il leur dit, qu'il alloit exterminer tous ces malheureux, s'ils persistoient dans leurs sentimens; qu'ils eussent soin d'éloigner leurs femmes. En effet, il rentra, & comme il vit que l'intention de ses compagnons étoit de continuer leurs brigandages, il leur annonça qu'il ne pouvoit pas se dispenser de prendre tous les moyens possibles pour dissiper la troupe, & éloigner les maux dont ils menaçoient la Normandie. Alors, un des Officiers qui avoient fait des plaisanteries sur le changement de Robert, s'écria qu'il avoit, lui, un moyen plus prompt de l'empêcher de les trahir, & fondit sur son Général l'épée à la main. Robert, furieux, ne fit qu'étendre sa main, le prit à la gorge, & le ferrant de toutes ses forces : J'ai souffert tes railleries,

ries, lui dit-il, parce que je les méprisois, & que la langue de vipère ne fait aucun mal, tant qu'elle agite son dard en l'air; mais, aussi-tôt qu'elle est à portée de piquer, on l'écrase avec plaisir. Robert ne fit que serrer un peu; & l'Officier des brigands fut étouffé. Cet exemple, au lieu d'intimider les autres, ne fit que les irriter encore davantage: Ils se levèrent. Robert, qui n'avoit pas encore lâché sa proie, tourna deux ou trois fois en l'air le corps de l'Officier, & le jeta contre cinq à six des plus mutins, avec tant de force, que trois moururent sur la place. Dès ce moment, la sédition devint générale; tous les Chefs & les principaux soldats qui composoient l'assemblée, cherchèrent à entourer Robert. Il s'adosse au mur, met sa lance en arrêt, les attend de pied ferme, & il en abat autant qu'il s'en présente: Voyant que le combat se ralentissoit, il prend son épée, s'élance sur la troupe, trop reserrée pour pouvoir se défendre en règle; Robert frappe de tous côtés; chaque coup abat un bras ou une tête. Les femmes qui se trouvèrent dans la mêlée, demandèrent grâce, il la leur accorda: Elles se saisirent des épées de ceux que Robert avoit mis hors de combat, & se rangèrent de son côté. L'exemple de Robert, le désir de la liberté, leur prêtèrent des forces; elles attaquèrent les brigands, leur courage s'animoit de celui de leur libérateur. Bientôt la caverne ruissèle de sang, les morts, les mourans, les blessés, sont entassés & servent de rempart aux combattans.

Robert suspend un moment ses coups, offre la vie & le pardon à ceux qui voudroient se soumettre & poser leurs armes. Six y consentirent & vinrent tomber aux genoux du Héros, qui les releva & leur rendit leurs épées; les autres protestèrent que, tant qu'il resteroit une goutte de sang dans leurs veines, ils combattoient contre Robert & ses lâches transfuges. Le carnage commença, & dans une heure, de cent cinquante brigands, il ne resta que trente blessés, qui se battoient encore en blasphémant. Robert leur proposa de se rendre de bonne grâce. Soit qu'ils craignissent qu'il eût dessein de les livrer vivans au Duc son père, soit que leur férocité ne leur permit pas de profiter de la faveur que leur faisoit le vainqueur, ils se rassemblèrent, délibérèrent un moment entre eux, & puis, reprenant leurs places: Tiens, lâche, dirent-ils à Robert, en se perçant le sein, voilà comme de braves gens doivent se rendre à un perfide. Si ton intention étoit de nous faire périr, tu n'as rien à désirer, nous avons prévenu tes vœux.

Cette scène d'horreur frappa Robert d'autant plus sensiblement, qu'il eût désiré les sauver, & de les ramener à la vertu par son exemple. Il vouloit les enterrer; déjà les jeunes gens, les femmes & quelques brigands subalternes, à qui Robert avoit fait grâce, se disposoient à creuser des fossés, lorsque le tonnerre éclate, & qu'une tempête soudaine agite la forêt avec un bruit effrayant; un nuage épais enveloppe tout de son ombre; Robert &

sa petite troupe frémissent, ils invoquent le Ciel, qui répond par des foudres & des éclairs; enfin, la flamme part de la nue, la caverne est embrasée, en moins d'une heure, le feu a dévoré cet asyle impur, les cadavres qui y étoient entassés, & les arbres des environs.

CHAPITRE VI.

Réparation des torts.

ROBERT ne pouvoit pas méconnoître la main qui l'avertissoit; il rendit grâces à l'Être Suprême de n'avoir pas péri, comme les scélérats que la foudre venoit d'anéantir. Il étoit suivi d'environ dix-huit jeunes femmes, de six beaux hommes, qui paroissoient être les amans de six d'entre elles, & d'environ une trentaine de bandits: L'air morne & pensif, ils traversoient la forêt. Robert se dispoit à aller à Rome; mais il n'avoit aucune envie d'y conduire sa troupe; cependant, comme ils avoient formé le projet d'être sages, il ne vouloit pas les abandonner, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une occasion de les présenter à son père, & de les mettre dans une situation assez avantageuse, pour qu'ils ne fussent pas exposés à avoir recours, pour vivre, à des moyens toujours dangereux & bien souvent funestes.

Ils arrivèrent, vers la nuit, à une Abbaye:

Ils mouroient de faim , n'ayant rien mangé depuis la veille. Robert , pour ne pas effrayer les Moines par la multitude , disperse sa troupe , & la cache dans des broussailles. Il frappe à la porte ; mais , à peine le Portier l'a-t-il aperçu , qu'il tremble de tout son corps , & tombe à la renverse , en s'écriant de toutes ses forces , *au secours , c'est le Diable*. Deux Moines arrivent , reconnoissent Robert , & , voyant le Portier qui se relève en criant toujours au secours , ils s'imaginent que c'est Robert qui l'a assommé , & se mettent à fuir , en criant aussi de toutes leurs forces : Comme ils fuyoient , & que Robert les suivoit , ils rencontrèrent des Moines qui venoient à eux ; la frayeur ne leur permit pas de les distinguer ; ils se heurtent , se culbutent , & renversent ceux qui viennent après eux : La crainte , l'obscurité confondant à leurs yeux tous les objets , chacun prend son voisin & son compagnon pour Robert lui-même ; ils se demandent mutuellement la vie , à genoux l'un devant l'autre. Robert ne put s'empêcher de rire , lorsque , ayant fait apporter un flambeau , il vit leur méprise & leur effroi. Il les rassura , il leur dit , qu'il n'étoit plus cet insensé , ce furieux qui avoit saccagé & pillé leur Abbaye ; il demanda à parler à l'Abbé , qui étoit son oncle. Dès que Robert l'aperçut , il courut se jeter à ses genoux ; il dit à l'Abbé , & aux Religieux , qu'il étoit pénétré du repentir le plus amer d'avoir fait tant de dégâts dans leur Monastère : Il leur

demanda pardon, promit de tout réparer, dès qu'il le pourroit. Le Père Abbé étoit pénétré de joie; il demandoit grâce lui-même pour son neveu; il vantoit, surtout, les trésors de la grâce, qui ramène le pécheur le plus endurci : Il célébroit les ressources de la miséricorde divine, lorsque deux Moines, effrayés, vinrent encore jeter l'alarme dans le Couvent. Nous sommes trahis, s'écrièrent-ils, le Monastère est investi, il ne reste plus d'issue pour la retraite : C'est ici qu'il faut périr. Tout le monde est consterné, Robert lui-même ne fait que penser; enfin, on interroge les deux Moines; ils répondent qu'ils ont vu dans les broussailles qui entourent les murs du Couvent, plus de six cents personnes armées de piques & de poignards. Robert comprit alors que c'étoit sa petite troupe : Il raconta ce qui venoit de lui arriver, le combat qu'il avoit essuyé, la foudre qui avoit consumé ses victimes, &, enfin, que ceux qui le suivoient avoient, ainsi que lui, touché le Ciel par leur repentir; qu'il les avoit fait disperser de côté & d'autre, pour qu'ils ne fussent pas à charge au Couvent : Qu'à la vérité, ils étoient en assez grand nombre, & que, quoiqu'ils périssent de faim, ils attendroient jusqu'au lendemain, aimant mieux passer encore une nuit sans manger que d'incommoder la Communauté. L'Abbé, attendri jusqu'aux larmes, consulta les Religieux : Il fut délibéré qu'on dresseroit trois tentes, l'une pour les femmes,

& les deux autres pour les hommes. Quand les tentes furent dressées, on y apporta des vivres de toutes les espèces, & les Religieux voulurent les servir.

Robert recommanda tous ces malheureux à l'Abbé; il lui donna une lettre pour son père, dans laquelle il le prioit de leur accorder sa protection : Les femmes la méritoient surtout, la plupart avoient été enlevées, de force, à leurs maris, ou à leurs amans, qui avoient perdu la vie en les défendant : Les autres avoient été prises, voyageant, ou se promenant hors des villes, seules ou avec leurs mères. Quant aux Religieux, Robert leur assura que tout ce qui leur avoit été pris, leur seroit rendu. Il y avoit, dans le bois, auprès de la caverne que la foudre avoit consumée, un caveau, que les brigands avoient creusé eux-mêmes, & qu'ils avoient fait construire & fermer par des ouvriers, qu'ils avoient tués ensuite. C'est dans ce caveau qu'on renfermoit tout ce qu'on voloit : C'étoit le trésor de la troupe. Les Chefs avoient deux parts, les autres partageoient tous également. On prenoit, tous les mois, de quoi subsister, le reste étoit en réserve, & devoit se partager au bout de dix ans : Chacun auroit été libre, alors, de se retirer, & d'emporter sa portion du butin; il étoit le maître de laisser ses fonds, &, alors, sa part auroit doublé. Robert donna à l'Abbé la clef de ce trésor, pour le remettre au Duc de Normandie; il le pria de rendre à chacun, & surtout aux Reli-

gieux, ce qui leur appartenoit : Il lui marqua qu'ils trouveroient dans le caveau un journal, dans lequel on avoit écrit toutes les prises & les personnes à qui elles avoient été faites, & que, par ce moyen, il seroit aisé de restituer. Quant aux malheureux & aux femmes qu'il lui recommandoit, il prioit le Duc de leur donner ce qui resteroit des restitutions pour lesquelles il n'y avoit pas d'indices.

Robert passa toute la nuit dans l'Abbaye : Lelendemain, l'Abbé députa deux Religieux, qui conduisirent la petite troupe au Duc de Normandie, qui prit soin des hommes, & confia les femmes à son épouse. Tout fut rendu & distribué, ainsi que Robert l'avoit désiré. L'Abbé l'accompagna sur le chemin de Rome, & alla joindre le Duc & ses deux Religieux : Il raconta tout ce que Robert lui avoit dit, & donna à son père les plus heureuses espérances. Il n'est que trop ordinaire de voir, dans le monde, la conduite la plus foutenuë se démentir à un certain âge ; au lieu que, lorsqu'à une jeunesse trop licencieuse succédèrent le remords & l'*assagissement* * ; il est rare de voir qu'on revienne à ses premiers égaremens. Le Duc versa des larmes de joie ; il eût bien voulu embrasser son fils ; mais Robert crut ne pas mériter cette faveur ;

* Terme fort en usage au temps de Robert, & qui manque aux nôtres.

il remercia son père, & lui promit de revenir digne de ses bontés.

C H A P I T R E VII.

Robert, Comédien par occasion. Sa modération à l'épreuve. Aventures imprévues. Histoire de Cécile. Commencement de la pénitence de Robert.

ROBERT partit pour Rome, à pieds, seul, sans équipage, s'exposant à tous les dangers & à toutes les incommodités d'un voyage long & pénible. Il avoit des vertus à acquérir; mais son naturel impétueux étoit un obstacle qu'il falloit surmonter; en conséquence, il prit un habit de pèlerin, & alloit demandant l'aumône, tâchant, comme Diogène, de s'accoutumer aux refus & aux duretés des hommes. La patience & la douceur étoient les qualités dont il sentoit qu'il avoit le plus de besoin : Les premières épreuves furent difficiles. Ce fut dans une ville de Savoie, que, venant de traverser le mont Cénis, harrassé de lassitude & d'ennui, il trouva une occasion d'exercer cette patience qu'il n'avoit jamais connue. Il rencontra un jeune homme, qu'il crut reconnoître; il l'envisage, & aussi-tôt Robert se trouve dans ses bras : Il se nommoit Deville : C'étoit un de ses anciens camarades, qui, lassé de la vie qu'il menoit, s'étoit fait bateleur; il étoit associé avec deux

femmes & deux Normands de son âge ; ils alloient dans les villes jouant la comédie & montrant les marionnettes. Le Chef de la petite troupe engagea Robert de venir le voir chez lui, & le retint à souper. Comme il ne vouloit point être connu, il avoit pris le nom d'*el signor Pentito*. Malheureusement pour lui, il avoit passé, dans la même ville, un Musicien fameux, qui alloit jouer l'Opéra à Turin, & qui n'avoit pas voulu s'arrêter : Il étoit Espagnol, & s'appeloit *Lunex Pentido*. Cette conformité de noms fit croire aux habitans que c'étoit le même acteur. Dès le lendemain, Robert reçut une députation pour l'engager à se joindre à Deville, & à donner un spectacle dont on ne cessoit de parler à la Cour de Turin : C'étoit les Amours de Polyphème & de Galatée ; on offroit une somme considérable pour chaque représentation. Robert protesta que, non seulement, il n'étoit pas *Lunex Pentido*, mais encore qu'il ne connoissoit ni la musique vocale, ni l'instrumentale, ni la déclamation. On regarda ce propos comme une défaite. Deville fut pris à partie, &, menacé de la prison : Que voulez-vous que je fasse, disoit-il à Robert ? Je ne puis les dissuader en leur disant la vérité ; rien n'est plus simple. Robert ne voulut point y consentir. Il faut donc que vous jouiez le rôle de Polyphème. Robert étoit furieux ; il étoit, quelquefois, tenté de prendre une lance, & d'assommer les habitans, Magistrats & Comédiens ; mais il avoit fait vœu de se modérer. Deville trouva un

expédient; il y a apparence, dit-il, que ces gens-ci n'ont jamais entendu chanter *Pentido*; vous n'êtes pas musicien, il est vrai, mais vous avez vu des représentations : Voici un moyen de vous tirer d'affaire. Tandis qu'habillé en Polyphème, vous vous agiterez & ferez, sur le théâtre, tous les gestes d'un amant furieux & passionné, un de mes associés chantera pour vous, derrière la toile : Sa voix n'est guère connue, &, d'ailleurs, il a des secrets pour la déguiser. Mais il me semble, disoit Robert, que la musique étant une peinture, ainsi que la poésie, il faudroit un accord entre la musique, le geste & la déclamation; accord qu'il me paroît impossible de rendre, à moins que l'acteur ne soit musicien & poète; or, mon ami, je ne suis ni l'un ni l'autre, & quelque intelligence que vous supposiez à votre associé, il est impossible que nous allions ensemble. Vous connoissiez bien peu le public, lui dit Deville; plus vous ferez de contresens, & plus il vous applaudira; il prendra sur son compte toutes les bévues que vous ferez; la réputation de *Lunex Pentido* est si bien établie, que vous pouvez tout hasarder. La plupart des plaisirs du Public sont une affaire de convention : Au spectacle le plus ennuyeux, il s'amusera, s'il est convenu qu'il doit s'amuser, & s'ennuyera au plus amusant, s'il n'est pas réputé pour être très-agréable. Robert consentit à tout ce qu'on voulut : On fit une répétition, & l'on annonça le spectacle si désiré. Par malheur, dans l'intervalle,

le véritable *Lunez Pentido*, qui revenoit de Turin, & qui passoit dans le village où Robert devoit jouer sous son nom, mais qui n'étoit connu de personne, voulut assister à la représentation. On s'assemble, la toile se lève, Robert fait ses gestes, & le Musicien, caché dans la coulisse, chante le rôle de Polyphème. Les spectateurs, & Lunez lui-même, crurent que le même Acteur chantoit & gesticuloit, l'illusion à cet égard étoit complete; mais le Musicien chantoit faux de toutes ses forces. Lunez, auteur du poëme & de la musique, qui voyoit estropier l'un & l'autre, & qui, d'ailleurs, étoit si mal imité, ne pouvant y tenir plus long-temps, faute sur le théâtre, & demande, d'un ton insolent, à Robert, de quel droit il s'avise de prendre & de déshonorer le nom fameux de *Lunez Pentido*; qu'il n'y avoit d'autre *Pentido* dans le monde que lui, & que quiconque prenoit ce nom étoit un imposteur. La patience de Robert ne tint pas contre l'insolence d'un histrion; il appliqua au *señor Pentido* le plus rude soufflet qui eût encore été donné à aucun bateleur de Madrid, de Turin & d'Espagne. *Pentido* voulut riposter, Robert ne lui donna pas le temps, & d'un coup de pied, il l'envoya au fond de la salle. *Lunez* eut beau jurer qu'il étoit le véritable *Pentido*, il fut conduit en prison. Robert, qui avoit eu le temps de se calmer, acheva son rôle, & partit aussi-tôt, avant que le peuple fût dissuadé: Car telle est son injustice, que, quoiqu'il eût forcé Ro-

bert, malgré ses protestations, de prendre le nom & le rôle de Lunez, on lui en eût fait un crime : Il n'arrive que trop souvent que le Public se venge contre ses victimes du mal qu'il leur a fait.

Lorsque Robert fut parti, & que Lunez fut sorti de prison, on s'en prit à Deville, qui protesta qu'il ne connoissoit ni le faux, ni le vrai Pentido : Il dit que cet étranger, en parlant de Robert, s'étoit présenté comme un homme à talens, qu'il l'avoit bien accueilli, & que le Public avoit fait le reste. Lunez garda son soufflet & ses coups de pieds, joua Polyphème, comme si rien n'eût été, & ne fut pas autant applaudi que l'avoit été Robert, dont on disoit que la voix étoit plus harmonieuse & plus flexible, ce qui flattoit beaucoup le Musicien qui chantoit pour lui.

Robert se demanda pardon à lui-même de s'être emporté contre un homme qui, au fond, avoit raison, & qui, d'ailleurs, n'étoit qu'un misérable Comédien : Il protesta qu'à l'avenir, tous les bateleurs du monde lui donneroient des démentis, qu'il ne s'en formaliseroit pas.

Ce maudit orgueil tracassoit le bon Robert : Il résolut d'acquérir de la modestie, à quelque prix que ce fût ; il crut qu'il en trouveroit au Vatican. Il arriva à Rome, le jour d'une grande solennité : Le Pape faisoit le Service divin dans l'Eglise de Saint-Pierre. Robert, humblement prosterné, demandoit pardon à Dieu de tous ses crimes ; il crut que ce n'é-

toit pas assez, & que, pour mieux s'humilier, il devoit s'accuser tout haut. Il s'approche du Pape le plus qu'il lui est possible, mais les Cardinaux l'écartent brusquement, & les Sbirres le frappent. Robert se félicite, & fait si bien, qu'il est tout près de Sa Sainteté; alors, il s'écrie de toutes ses forces : Saint-Père, ayez pitié de moi; & se précipite à ses pieds, la face contre terre. Le Pape le fit relever, & lui demanda ce qu'il désiroit : Vous avouer tous mes crimes, dit-il, & en obtenir le pardon de Votre Sainteté : Je crains, à tout moment, que l'enfer ne s'ouvre sous mes pas; je suis le plus grand criminel qu'il y ait au monde. A ce propos, & à quelques autres, le Pape se doutant que c'étoit Robert le Diable, le lui demanda : Il en convint; les Cardinaux reculèrent de frayeur. Mais, Robert, continuant à s'accuser, entra dans des détails si singuliers, que les assistans, malgré leur appréhension, s'approchèrent, peu à peu, de lui, & ne purent s'empêcher de sourire : Ils l'interrogèrent, & la naïveté de ses réponses lui concilia l'amitié de toute l'assemblée.

Le Saint-Père l'arrêta, & lui ordonna d'aller, à trois lieues de là, trouver un Hermite, auquel il acheveroit sa confession, & qui lui imposeroit une pénitence proportionnée à ses fautes. Robert baïsa humblement les pieds de Sa Sainteté, & partit, bien persuadé qu'il étoit un homme tout nouveau, & que, désormais, il maîtriseroit toutes ses passions.

L'esprit rempli de grands projets de réforme, Robert s'acheminoit vers l'Hermitage : Chemin faisant, il rencontre un Chevalier, qui s'étoit engagé dans un marais, d'où il ne pouvoit se retirer; Robert court à lui, le dégage, prend le cheval par la bride, & le remet dans le bon chemin. Le discourtois Chevalier, au lieu de remercier son bienfaiteur, se met à le railler sur son énorme chapelet. Robert lui représenta qu'il étoit Chevalier comme lui, & que, quand même il ne le seroit pas, il devoit être plus sensible au service qu'il venoit de lui rendre. Le Chevalier ajoute l'injure à la plaisanterie : Robert, ne voulant avoir rien à se reprocher, l'avertit qu'il avoit résolu de se modérer, mais qu'il sentoit que sa patience étoit à bout : Le Chevalier répond par un éclat de rire. Robert replique par un coup de son gros chapelet au milieu de la figure du Chevalier, qui met sa lance en arrêt; Robert ne lui donne pas le temps; il s'élançe sur la croupe du cheval, embrasse son ennemi, le jette par terre, & l'assomme à coups de poings. Meurtri, brisé, le malheureux demande grâce, & Robert ne la lui accorde, qu'après l'avoir traîné dans la marre d'où il venoit de le retirer.

Après cet exploit, Robert reprit le chemin de l'Hermitage avec le même sang-froid qu'avant cette aventure. Il arrive chez l'Hermitte, qui vient au devant de lui; Robert se prosterne à ses pieds, & lui raconte toute sa vie. Ce qui lui coûta le plus à dire, fut le

massacre qu'il avoit fait des sept Hermites ; il ajouta qu'ils lui avoient pardonné en mourant, mais qu'il ne pouvoit se pardonner cette action. Le saint homme le consola, & lui fit promettre qu'à l'avenir, il auroit plus d'égard pour les Hermites. Ses exhortations, sa douceur pénétrèrent Robert : Il le retint le reste de la journée : Il partagea avec lui quelques fruits secs, du laitage & des racines. Lorsque la nuit fut avancée, ils se mirent en oraison : Le patient Robert la trouva un peu longue, interrompit cent fois l'Hermite, & cent fois lui protesta qu'il ne l'interromproit plus. Il n'y avoit, pour tout lit, dans l'Hermitage, que des nattes de paille, le saint homme s'y étendit & s'endormit.

Robert étoit trop fatigué pour pouvoir goûter les douceurs du repos. L'Hermitage étoit une grotte, sur le penchant d'un coteau, entourée d'un bosquet agréable ; la lune paroissoit : Robert entendit parler, il prêta l'oreille, il fut frappé de ces mots : „ Oui, mon cher Silvio, je consens à ce que tu désires, „ partons. „ Enflammé d'un saint zèle, il sort de la grotte, & court vers le lieu où il avoit entendu parler : Il trouve un jeune homme fondant en larmes, & une jeune femme qui le consolait ; les deux infortunés, effrayés, tombent à ses genoux : Malheureux, dit-il au jeune homme, infâme ravisseur, quel est ton projet ? C'est, sans doute, d'enlever cette jeune fille à ses parens ; aussi-tôt, il le prend par la main & l'entraîne dans la grotte : Il

éveille l'Hermitte : Mon père, lui dit-il, voici un scélérat que je vous amène ; il étoit sur le point d'enlever cette jeune fille. L'Hermitte, à demi endormi, reconnoît le prétendu coupable, qui tombe à ses pieds : Il le fait relever, & lui demande par quel hafard il a pu tromper la vigilance de sa belle-mère. Nous étions plus heureux, ma femme & moi, que nous ne pouvions l'espérer, dit-il, nous nous délivrions, pour toujours, de ses persécutions ; mais le bruit que Monsieur a fait l'aura, sans doute, éveillée, & nous sommes perdus. Robert, qui s'étoit flatté de faire une œuvre méritoire, en empêchant un enlèvement, voulut être éclairci. L'Hermitte lui dit : Il ne faut jamais juger sur les apparences ; le jeune homme que vous voyez, est marié, depuis six mois, avec Cécile : Il étoit l'objet des desirs de sa belle-mère, qui, ne pouvant parvenir à s'en faire aimer, a consenti de lui donner sa fille, dans l'espérance de venir à bout de ses desseins criminels. Aussi-tôt qu'ils ont été mariés, elle les a séparés & a protesté à Silvio que jamais elle ne permettroit qu'ils véussent ensemble, à moins qu'il ne consentit à partager ses faveurs entre la mère & la fille. Quelque amour que Silvio ait pour son épouse, sa belle-mère l'irrite encore par les obstacles qu'elle y met, & par mille ruses que lui suggère sa passion. Tantôt, elle découvre à ses yeux les appas de Cécile ; tantôt, feignant d'être absente, elle les laisse se faire quelques caresses, qu'elle interrompt tout à

coup; alors, elle renvoye Cécile, se jette au cou de Silvio, & lui jure que, s'il veut consentir à ses feux, il jouira, sans réserve, de son épouse. Silvio a toujours rejeté avec horreur ces abominables propositions; il y a quelques jours qu'il m'a confié ces affreux secrets: C'est moi qui lui ai conseillé de fuir avec Cécile: Cette femme les suit de si près, & leur permet si peu d'être ensemble, qu'il n'a jamais pu trouver une occasion favorable, non seulement, d'exécuter son projet, mais même de le lui communiquer.

Je l'ai trouvée, hier, cette occasion, reprit Silvio; quoique la mère de Cécile couche dans la chambre de sa fille, elle a trompé sa vigilance; je lui ai donné rendez-vous derrière l'Hermitage, elle y étoit avant moi, parce que, comme ma belle-mère ferme, toutes les nuits, la porte de ma chambre, de crainte que je ne me glisse auprès de mon épouse, j'ai été obligé de descendre par la fenêtre, & de prendre les plus grandes précautions. Malgré les persécutions que nous avons essuyées, malgré la tendresse de Cécile pour moi, j'ai eu beaucoup de peine à la déterminer à me suivre, craignant d'abandonner une mère qui l'a toujours aimée, avant que cette malheureuse passion eût étouffé ses sentimens maternels. Nous allions, enfin, être heureux. Vous le ferez, reprit Robert, où faut-il vous conduire? Hélas, reprit Silvio, j'ai un frère à deux lieues d'ici, & nous allons nous jeter dans ses bras; mais, si ma

belle-mère se doute que nous lui échappons, elle mettra à notre suite la moitié du village, qu'elle a su s'attacher par mille services qu'elle ne cesse de rendre à tout le monde. Ne craignez rien, dit Robert, malheur à quiconque voudroit attenter à votre liberté. Les jeunes gens, rassurés par son air intrépide, demandèrent à l'Hermite sa bénédiction : Il la leur donna, avec le produit de ses quêtes, pour les mettre en état de se soutenir jusqu'à ce qu'il eût déterminé leur mère à leur abandonner la dot de Cécile : Il espéroit de l'obtenir, en la menaçant de divulguer sa turpitude.

Ils se mirent donc sous la conduite de Robert & partirent. Cécile étoit très-belle, la demi-clarté de la lune prêtoit un nouvel éclat à ses charmes. Robert la lorgnoit en faisant, de temps en temps, des signes de croix : Silvio ne pouvoit s'empêcher de faire d'innocentes caresses à son épouse, elles les lui rendoit en cachette. Robert se sentoit tressaillir, & le vieil homme reprenoit le dessus, mais il se modéroit. Cécile fit un faux pas, Silvio la releva aussi-tôt, &, malgré la présence de leur conducteur, il se hasarda de lui donner un baiser. Robert s'en aperçut ; Ami Silvio, lui dit-il, avec un ton mêlé de fureur & de tendresse : Pour Dieu, cessez ce badinage, & pour cause : Vous vous caresserez tant que vous voudrez quand je n'y serai plus. Ce n'est pas que je blâme votre impatience, j'en ferois autant à votre place,

mais il y a temps pour tout. Enfin, ils arrivèrent chez le frère de Silvio, qui savoit ce qu'ils avoient à souffrir auprès de leur belle-mère, & qui les reçut à bras ouverts. Robert reprit le chemin de l'Hermitage, & fut de retour au lever de l'aurore.

L'Hermite attendoit Robert avec impatience, il lui rendit compte de son voyage, vanta, surtout, le bonheur de Silvio & la beauté de Cécile. Ne songeons plus à cela, lui dit l'Hermite, songeons à porter le calme dans votre conscience, & à appaiser vos remords. Vous savez tout ce que vous avez à réparer; y êtes-vous bien résolu? Hélas! reprit Robert, un peu moins que je ne l'étois avant d'avoir vu Cécile; je ne fais, mais elle a bouleversé toutes mes idées. L'Hermite prit occasion de cet aveu, pour faire sentir à Robert la foiblesse de l'homme; peu à peu, il le ramena à ses premiers sentimens, lui retraça le tableau de ses crimes, &, comme il avoit reconnu en lui un cœur bon & sensible, il insista, surtout, sur ses injustices, & sur le sang qu'il avoit répandu: Il lui peignit avec des traits si frappans les outrages qu'il avoit faits à l'humanité, qu'il lui fit concevoir une sainte horreur de lui-même: Il l'augmenta par le contraste de la bienfaisance de l'Être Suprême envers toutes les créatures, &, surtout, envers lui. Il fit naître dans son cœur le regret le plus vif d'avoir mérité la colère d'un Dieu que l'homme n'auroit jamais dû connoître, que par sa bonté.

L'Hermite étoit éloquent, il chercha plus à toucher son cœur, qu'à effrayer son esprit; enfin, il en vint au point de faire désirer à Robert tous les moyens d'expiation ses crimes. S'il faut porter ma tête sur un échafaud, ordonnez, mon père, dit-il, j'y cours. Non, lui dit l'Hermite, le ciel n'exige point ce sacrifice; mais ce qu'il veut de vous, est, peut-être, plus pénible pour une âme aussi haute que la vôtre. Il ordonne que vous contrefassiez le muet & l'insensé, que vous disputiez aux chiens votre nourriture, & vous ferez dans cet état jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de vous en délivrer, & que vos crimes soient expiés. Ce n'est qu'à ce prix qu'il vous pardonnera vos fautes : C'est Dieu lui-même qui vous parle par ma bouche. Vous êtes le maître d'accepter ou de rejeter ces conditions; si vous les acceptez, vous avez tout à espérer : Mais si vous les refusez, vous deviendrez plus féroce que vous ne l'avez jamais été; le meurtre & les assassinats ne seront plus que des jeux pour vous, la paix sera bannie de votre âme, la haine du genre humain deviendra pour vous un sentiment nécessaire. Robert promit de se soumettre à tout ce qu'on exigeroit de lui. L'Hermite ajouta, qu'il devoit, surtout, se garder, pendant ce temps d'épreuve, de faire du mal à qui que ce fût, quelque tentation & quelque occasion qu'il en eût. Quelle que fût la bonne intention de Robert, cet article lui parut le plus pénible & le plus difficile; il en fit part à

l'Hermite, qui lui représenta que, devant contrefaire l'insensé, il lui étoit aisé de renoncer à toute sensibilité; que ce qui nous portoit à la vengeance, étoit l'orgueil, & que, puisqu'il se sentoit le courage de passer pour insensé dans l'esprit de ceux qui le verroient, il devoit se sentir aussi la force de réprimer son orgueil, vice qui étoit incompatible avec la démence. Robert avoit de la peine à concevoir cette philosophie: Cependant, il se soumit; il pria le bon Hermite d'obtenir du ciel la force qui lui étoit nécessaire pour remplir ses décrets, d'écarter de lui les tentations, & de ne pas lui faire rencontrer souvent des Céciles.

Robert prit congé de l'Hermite, & commença, dès ce moment, à goûter une paix intérieure qu'il ne connoissoit pas. Cet homme, dont l'orgueil s'étoit nourri de tant de crimes, que la cruauté avoit endurci, devint doux, affable, humble, & trouvoit dans ces vertus une volupté qu'il n'avoit jamais éprouvée dans la débauche.

CHAPITRE VIII.

Épreuves. Progrès de Robert dans la vertu. Il est déclaré fou du Roi. A la Cour, les fous mêmes excitent l'envie. Conspiration découverte. Qu'est-ce que la vertu?

QUE la Religion a d'empire sur l'esprit de l'homme! par elle, le tigre le plus sanguinaire devient un agneau paisible; par elle,

aussi, l'ame la plus foible acquiert une force qui lui fait affronter les plus grands dangers. Ce Robert, que ses passions rendoient comme insensé, maintenant, sous le joug de la Religion, insensé volontaire, se soumet aux humiliations les plus avilissantes. Après avoir quitté l'Hermitte, il revint à Rome : Sa feinte démence le faisoit suivre par les enfans, qui le poursuivoient à coups de pierre ; mais, comme ses extravagances n'avoient rien qui tint de la fureur, les honnêtes gens se contentoient de le plaindre, & le défendoient contre tous ceux qui l'attaquoient. Les uns s'amusoient de sa folie, les autres en avoient pitié : Il rioit en lui-même, en voyant que, parce qu'on croyoit qu'il avoit perdu l'esprit, il attiroit plus de monde autour de lui, que s'il eût eu tout celui des sept Sages de la Grèce.

En courant, ainsi, dans la ville, il se trouva auprès du Palais du Roi Astolphe ; il y entra, monta dans les appartemens, & s'y promena, tantôt d'une vitesse surprenante, & tantôt d'un pas grave & majestueux. Le Roi le regarda longtemps ; il fut frappé de la taille & des traits de Robert ; il le fit observer à un de ses amis : Voilà, dit-il, le plus bel homme que j'aye jamais vu ; il paroît avoir perdu l'esprit, & certes, c'est bien dommage : Il m'intéresse, je défends qu'on lui fasse aucun mal, je veux qu'on en ait soin, qu'on le serve, & qu'on ait pour lui toute sorte d'égards. Il le fit appeler, mais Robert ne répondit point : On

lui présenta à boire & à manger, il refusa tout, ce qui surprit beaucoup tout le monde. Robert, par des folies agréables, amusoit tous les Seigneurs. A l'heure du dîner, le Roi lui fit signe de le suivre; Robert obéit: Ce Prince lui présenta lui-même, inutilement, différens mets. Il avoit un chien qu'il aimoit beaucoup, il prit sur sa table un poulet, qu'il lui jeta: Robert courut après le chien, lui arracha sa proie; le chien voulut la ravoit, & alors, il se fit un combat entre le chien & lui, qui amusa le Roi. Robert fut le plus fort, le poulet lui resta, & il le dévora avec avidité, n'ayant rien mangé depuis deux jours. Astolphe, qui crut que c'étoit une des manies de Robert de disputer sa nourriture avec son chien, jeta un pain tout entier sous la table: Le chien y courut, mais Robert le lui enleva encore; il divisa ce pain, en donna la moitié au chien, mangea le reste. Le Roi demeura tout étonné: La folie de cet homme est bien singulière, dit-il, il ne prend rien de ce que nous lui offrons, & l'enlève aux chiens. Puisque c'est sa fantaisie, il faut le servir selon son goût: Dès ce jour, on donna triple portion au chien du Roi, afin que le fou pût avoir ce qui lui étoit nécessaire.

Après le dîné, Robert alla se promener dans le Palais, faisant mille folies qui ne pouvoient cependant nuire à personne. Il mouroit de soif, & ne pouvoit demander à boire, à cause de la défense de parler qui lui avoit été faite par l'Hermite. Il vit une porte ou-

verte, qui donnoit dans le jardin du Palais, il entra, & courut se désaltérer à la fontaine.

Le chien d'Astolphe s'étoit familiarisé avec Robert, & ne le quittoit plus. Quand la nuit vint, le chien se retira dans sa loge, Robert le suivit, & ils couchèrent sur la même paille. Le Roi s'attachoit de plus en plus à son fou : Il ordonna qu'on lui dressât un lit, il le refusa encore, & fit signe aux domestiques de le reporter, montrant la terre & la paille sur laquelle il avoit couché, & faisant entendre que ce lit étoit trop bon pour lui. Astolphe, toujours plus étonné, ordonna qu'on lui portât, chaque jour, de la paille fraîche. Robert lui en marqua sa reconnoissance par quelques folies aimables. Son Maître suivoit de près toutes ses actions; il lui trouvoit de la douceur, de la complaisance, de la générosité; il l'avoit vu, quelquefois, distribuer aux pauvres ce que les chiens lui laissoient pour sa subsistance, encore le faisoit-il avec un tel discernement, qu'il n'y avoit que les vrais pauvres qui eussent part à ses aumônes, repoussant les paresseux & les vagabonds, & leur faisant signe d'aller travailler.

Ceux qui avoient besoin de la protection du Roi, avoient observé qu'il avoit de l'amitié pour son fou; ils ne manquèrent pas de profiter de cette découverte : C'est à lui qu'ils remettoient les placets qu'ils adressoient à son Maître. Robert ne les rendoit jamais sans les lire : Lorsque la demande lui paroissoit juste, il donnoit le placet à Astolphe, un genou à terre;

terre ; mais , lorsqu'il la trouvoit injuste , ou mal fondée , il présentoit le Mémoire à demi déchiré ; ce qui lui attira beaucoup d'ennemis , & ne lui fit qu'un très-petit nombre d'amis . Un de ceux dont il avoit mal accueilli le Mémoire , s'avisa de le frapper , en présence du Roi . Robert , ne pouvant résister au premier mouvement , prit un air furieux qui fit trembler l'agresseur , & , se modérant aussitôt , il le prit par la main & l'embrassa . Le Roi , qui s'étoit aperçu de cette action généreuse , fit arrêter l'homme injuste , & ordonna qu'il fût conduit en prison : Robert tomba aux genoux de son Maître , & fit tant par ses prières , qu'il obtint la grâce du coupable .

Robert se modéroit en tout : Son caractère n'étoit pas changé , parce que le caractère ne peut l'être ; mais , comme le fonds en étoit bon , l'habitude de la modération , qu'il acquéroit peu à peu , le rendit excellent : Le chef-d'œuvre de cette habitude fut le pardon des injures . Un de ses ennemis essaya de persuader à Astolphe que Robert contrefaisoit le muet & l'insensé : Il étoit d'autant plus facile de le prouver , qu'on lui voyoit faire , tous les jours , des actions de très-bon sens . Eh bien , dit le Roi , si c'est sa fantaisie , puis-je l'en empêcher ? D'ailleurs , n'est-ce pas être fou que de le contrefaire , & , surtout , d'une si vilaine manière ? Quel agrément trouveroit-il , s'il n'étoit pas dans la démence , à partager sa nourriture avec des chiens , à coucher sur la paille , à mener la vie la plus dure ? Site,

reprit l'homme méchant, on a souvent des raisons pour se déguiser; qui fait si cet homme, que personne ne connoît ici, n'est pas l'espion de quelque Prince qui a de mauvais desseins sur Rome? J'ai même de fortes raisons pour le croire coupable: Que risquez-vous, en approfondissant ce mystère? Et par quel moyen, reprit le Roi? Le méchant répondit: D'abord, en le flattant; s'il s'obstine, en le menaçant; &, si ce moyen est inutile, par les tortures. J'y consens, dit Astolphe, mais à condition que, si cet homme est réellement muet & fou, vous subirez la même peine. Le méchant frémit, & dit qu'on pourroit, avant tout, le faire examiner par des Médecins.

Leur conversation n'étoit pas encore finie, que Robert arriva tout essoufflé, conduisant par la main un étranger qui se débattoit en tremblant. Robert le remit à son Maître, & lui fit entendre, par des signes, que cet homme lui étoit suspect: Il lui remit, en même temps, un papier qu'il avoit surpris. Astolphe le lut, & y trouva le projet d'un complot contre l'Etat, dans lequel l'accusateur de Robert étoit impliqué. Le Roi le fit arrêter, & s'assura, en même temps, de la personne de cet étranger. Robert, qui passoit, non seulement, pour insensé, mais, encore, pour sourd & muet, fit signe à son Maître de lui donner, par écrit, quel étoit le crime du Seigneur qu'il venoit de faire arrêter. Le Roi lui dévoila le mystère du complot: C'est moi, lui écrivit-il, qui suis l'objet & la cause de cette trahison. Le

Prince Otorio, d'une des plus grandes Maisons d'Italie, a demandé Cynthia, ma fille, en mariage; quoiqu'elle soit muette, comme toi, sa beauté, ses talens, &, surtout, sa richesse, lui ont attiré une foule d'adorateurs. Otorio, n'ayant d'autre mérite que sa naissance, & une ambition démesurée, s'est mis sur les rangs, & a cru qu'il lui suffisoit de se présenter pour être accepté: Je n'aime point son caractère féroce, son orgueil m'a toujours révolté, & j'aurois eu la plus grande répugnance de l'avoir pour gendre. Cependant, comme j'aime beaucoup plus ma fille que je ne haïsse Otorio, je lui fis part de ses prétentions, en ne marquant ni desirs, ni éloignement pour ce mariage. Ma fille me protesta qu'elle seroit toujours soumise à mes volontés, & que, quoiqu'elle se sentît un dégoût invincible pour Otorio, elle étoit prête à l'épouser. J'embrassai ma fille, & je dis à Otorio qu'elle étoit déterminée à ne pas se marier encore, & que mon intention étoit de ne pas la contraindre. Otorio me jura, dès ce moment, une haine éternelle: L'autorité suprême, que j'exerce, ne lui a pas permis d'éclater. Je suis informé, depuis quelque temps, qu'il ne se contente pas de murmurer contre le Gouvernement, mais qu'il a des relations avec les Sarrafins. Je le fais épier, ses manœuvres avoient échappé à mes recherches: Le papier, que tu viens de me remettre, me découvre qu'il a des liaisons dangereuses au dedans & au dehors de Rome; plusieurs

complices y font nommés, & cet homme, que je viens de faire arrêter, est un des principaux.

Robert, en lisant cet écrit, fut confondu : L'Hermite lui avoit ordonné de ne faire du mal à qui que ce fût, &, en découvrant une conspiration, il devenoit la cause de la mort d'une infinité de personnes. Ce scrupule, mal fondé, le tracassoit : Il écrivit, au bas du papier du Roi, qu'il le supplioit d'accorder, si cela se pouvoit, sans conséquence, la grâce de ce complice. Astolphe répondit qu'il avoit plus d'une raison pour ne pas lui faire grâce, & lui rapporta tout ce que cet homme lui avoit dit, au sujet de sa prétendue démence, & des soupçons qu'il avoit voulu lui inspirer sur le compte de Robert, qui, sans hésiter, écrivit encore, que les plus insensés avoient de bons intervalles, & que c'étoit ce qui rendoit leur sort plus déplorable. Tu vois, répondit le Roi, toujours en écrivant, le cas que je fais des accusations de cet homme : Cependant, il faut bien que tu m'ayes inspiré une grande confiance, puisque, malgré ton état, je t'ai dévoilé des secrets d'une aussi grande importance. Robert ne répondit rien. Astolphe lui demanda de quel pays il étoit ? De la mer Baltique, écrivit Robert. Quels sont tes parens ? Le chien de Procris & la grande Ourse. Quel âge as-tu ? Six cents quatre-vingt-dix-neuf ans. Le Roi crut que sa folie le reprenoit, & le quitta, en lui recommandant le secret.

Les soupçons dont on avoit fait part à Af-

tolphe, inquiétoient Robert : Il étoit sur le point d'écrire à l'Hermite, pour le consulter sur ce qu'il devoit faire, pour bien établir sa réputation d'insensé; il se douta, cependant, que, si ces soupçons avoient fait quelque impression sur l'esprit du Roi, il ne manqueroit pas de le faire questionner, & de mettre des espions auprès de lui. Il ne se trompa point dans ses conjectures. Il y avoit, dans le Palais, un Juif fort considéré par ses richesses & par ses grandes lumières sur les finances; c'étoit lui qui recevoit les revenus de l'Etat, & il étoit l'ame du Conseil. Astolphe lui marquoit beaucoup de confiance, mais il étoit fier & arrogant. Robert étoit encore sur sa paille avec le chien du Roi, ils déjeûnoient ensemble, lorsque le Juif vint, d'un air affable, escorté de quelques Seigneurs, pour voir Robert, qui devina son dessein. Le Juif s'assit à côté de lui, & se mit à écrire : Il fit plusieurs questions, auxquelles Robert fit des réponses, tantôt d'un bon sens à faire croire qu'il étoit très-sage, & tantôt d'une folie à persuader qu'il étoit le plus fou des hommes, lui marquant le plus grand respect, & lui donnant des nazardes, jouant alternativement avec son chien, & faisant au Juif les fingeries les plus singulières. Le Juif, perdant patience, le menaça. Robert prit son temps, ramassa toute sa paille, parmi laquelle il y avoit beaucoup d'ordures, l'entassa sur le Juif, qui, après s'être débarrassé, voulut se venger; mais son adversaire, plus fort que lui, le prit à la gorge,

& le mena chez le Roi, à qui l'on raconta tout ce qui venoit de se passer.

Cette action fit rire Astolphe, & confirma dans son esprit la démence de Robert : Elle fut suivie de plusieurs autres traits de folie. Son Maître, qui craignoit que les tracasseries qu'on lui faisoit, ne fissent empirer son état, ordonna qu'on le laissât tranquille, & ne fut pas moins étonné de ce mélange d'extravagance & de sagesse.

Il y avoit près de sept ans que duroit l'expiation des crimes de Robert. Comme l'Hermitte n'étoit éloigné que de trois milles, il s'échappoit, de temps en temps, du Palais, & alloit le voir : Il revenoit toujours le jour même, de manière qu'il avoit accoutumé tout le monde à son absence, & l'on ne s'en inquiétoit plus. Dans les circonstances où il se trouvoit, il ne manqua pas d'aller lui communiquer ses craintes & ses scrupules. L'Hermitte le rassura sur les unes & sur les autres, & lui dit que ses fautes lui étoient pardonnées, & qu'il pouvoit mettre fin, quand il voudroit, à sa pénitence; qu'il espéroit que les efforts qu'il avoit faits sur lui-même, l'avoient accoutumé au joug aimable de la vertu. Il est vrai, mon Père, lui dit Robert, que je me sens plus tranquille, & que je trouve une espèce de volupté, lorsque je puis vaincre mon impétuosité : Lorsque j'ai fait quelque bien aux autres, je goûte un plaisir singulier, que je n'éprouvois jamais, lorsque je me livrois à tous mes penchans. Mais, mon

Père, dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que la vertu, afin que je ne m'écarte jamais de ce qu'elle prescrit? Mon ami, lui dit l'Hermite, vous me faites une question, sur laquelle on a écrit plus de volumes que ne pourroit en contenir mon hermitage, & à laquelle il ne falloit répondre que ces mots, sur lesquels toutes les Religions, & la vôtre surtout, sont fondées : Aimer Dieu, l'honorer; aimer le prochain, lui être utile autant qu'on le peut, & ensuite, consulter sa conscience dans toutes les actions de sa vie. Le premier de ces préceptes doit nécessairement élever votre ame, la pénétrer de la grandeur, de la bonté, de la justice de l'Être Suprême : Vous ne pouvez être rempli de ces idées, sans que votre cœur n'en soit touché, & sans que vous ne soyez pénétré de reconnoissance envers cet Être. La reconnoissance, qui doit nécessairement vous porter à imiter, du moins autant que votre foiblesse peut vous le permettre, cette justice & cette bonté, vous conduira, naturellement, à la pratique du second précepte. Le troisième est le guide le plus infail-
lible pour juger si vous avez rempli les deux premiers. Voilà, mon ami, en quoi consiste cette vertu, dont on a parlé si diversement, parce que chacun l'accorde à son caractère, à ses penchans & à ses intérêts.

Robert ne trouva rien dans ces préceptes qui fût au dessus de la raison & des forces humaines : Il questionna l'Hermite sur la manière dont il devoit honorer Dieu, & sur beau-

coup d'autres articles ; mais le saint homme se conforma toujours, dans ses réponses, au degré de lumière & à la trempe d'esprit de Robert, & fixa des limites à sa curiosité.

CHAPITRE IX.

Guerre des Sarrafins. Batailles. Faits héroïques de Robert. Il est sur le point d'en perdre tout le fruit.

ROBERT revint au Palais, plus content & plus tranquille qu'il ne l'avoit jamais été : Il ne crut pas qu'il fût temps encore de dissuader personne sur sa folie. Il alla reprendre sa place auprès de son chien, qui l'attendoit avec impatience, & qui, par mille caresses, lui témoigna la joie qu'il eut de le revoir.

Cependant Oforio avoit été informé de la découverte du complot ; il n'en attendit point l'effet, il sortit de Rome avec plusieurs de ses conjurés, & donna avis aux Sarrafins, qui se tenoient tout prêts, au fond du golfe Adriatique, de descendre de leurs vaisseaux au premier signal. Le Roi avoit instruit le Pape de tout ce qu'il savoit de cette conjuration. Dès qu'on sut qu'Oforio avoit échappé aux supplices qu'il méritoit, on se douta bientôt que les ennemis ne tarderoient point à paroître. On leva des troupes, Astolphe se mit à leur tête, &, le troisième jour, elles étoient campées sous

les murs de Rome, d'où elles partirent pour se rendre dans la Romagne, à portée de s'opposer à la descente des Sarrasins : Mais ils les rencontrèrent, & les Romains furent obligés de rétrograder jusque sous les murs de la ville. Les Sarrasins s'étoient déjà emparés de plusieurs places de l'État-Ecclésiastique.

Tous les Chevaliers, & tous les Princes de l'Italie, se réunirent à Astolphe, & protestèrent de défendre leurs peuples jusqu'à la dernière goutte de leur sang : Ils étoient plus indignés contre le Prince Osorio, que contre les Sarrasins même. On publia qu'on promettoit au soldat qui le prendroit en vie, une récompense & des honneurs proportionnés à ce service.

Les Romains, déterminés à combattre, allèrent au devant des Sarrasins, qu'ils trouvèrent à trois milles de Rome. Le courage & la fureur étoient égaux de part & d'autre : Les Romains étoient animés par l'amour de la gloire, par l'espérance de délivrer, pour toujours, l'Italie des incursions des Barbares, & par le désir de donner dans Osorio un exemple qui épouvantât les perfides.

Tandis que les armées étoient en présence, Robert, qui eût bien désiré pouvoir se rendre utile dans cette occasion importante, n'osoit demander des armes, & ne savoit où en prendre : Il se contentoit de faire des vœux pour les Romains & pour le Roi. Il traversoit le jardin du Palais, & alloit, à son ordinaire, à la fontaine, pour se désaltérer, lorsqu'il

se trouva arrêté par un nuage éclatant ; il s'arrête , & se prosterne ; il entend une voix qui lui dit : *Va défendre la cause du juste , la victoire t'attend.* Robert se relève , & , au lieu du nuage , il trouve un beau cheval , & une armure qui paroissoit étincelante. Robert ne songe plus à sa soif , il s'arme , monte sur le cheval , & part.

Le hasard fit que la fille du Roi étoit à sa fenêtre , d'où elle vit Robert s'armant & se préparant au combat : Sa surprise ne l'empêcha pas de remarquer qu'il n'y avoit point , parmi tous les Chevaliers qui combattoient pour son père , un plus bel homme que lui : Mais , comme elle le croyoit insensé , elle s'imagina que c'étoit un nouveau trait de folie.

A peine étoit-il sorti des portes de la ville , qu'il rencontre des soldats blessés , qui lui annoncent que les Sarrasins ont l'avantage. Il ne tarda pas à trouver les Romains qui se battoient en retraite , & dont l'intrépidité soutenoit encore le combat : Il voit , d'un coup d'œil , les manœuvres des troupes , suppose un ordre du Général , & se fait suivre par les plus déterminés : Aussi-tôt , il se jette au plus fort de la mêlée , & fait jour à sa petite troupe. Dès qu'il est au centre , il ne fait plus attention au nombre , il frappe à droite & à gauche , & fait tomber les ennemis , qui l'entourent : Les têtes & les bras volent autour de lui ; son cheval , qui sembloit respirer le carnage , foule aux pieds ceux que le fer dévorant de Robert ne

peut atteindre. Les Sarrasins qui, en cet endroit, avoient enfoncé les Romains, reculent, & leur donnent le temps de se rallier. Chacun rentre dans ses rangs. Le Général change son ordre de bataille, &, au lieu de la défensive, qu'il avoit été obligé de prendre, il se dispose à l'attaque. Un silence farouche règne dans les deux armées : D'un côté, on voit le Général des Sarrasins désespéré de se voir enlever la victoire, qu'il croyoit certaine; de l'autre, Astolphe, & un Chevalier, que sa visière baissée empêchoit tout le monde de reconnoître, remplis de confiance. La bataille recommence. Robert attaque le Général, que défendoit un escadron des plus braves Sarrasins; il perce jusqu'à lui : Sa petite troupe, qui ne l'avoit point abandonné, rompt l'ordre de l'escadron ennemi, & laisse un libre passage au Chevalier, qui s'élançe sur le Général, dont il évite, avec adresse, tous les coups qu'il lui porte; il le saisit, & l'enlève de dessus son cheval. Le Général se débat en vain : Robert le porte sous son bras gauche, &, du droit, écarte ou abat, avec son épée, tout ce qui s'offre à ses coups. Il parvient jusqu'au Roi, & lui remet son prisonnier; mais celui-ci saisit son poignard, s'ouvre un passage, & s'enfonce dans un bois, où on le perdit de vue.

Robert ne perd point de temps à écouter les éloges de son Maître, & les applaudissemens des Romains, qui l'entourent; il retourne au combat. Les Sarrasins, effrayés

de l'action dont ils viennent d'être témoins, ne songent qu'à éviter ses coups, & la fuite lui enlève ses victimes : Il parcourt les rangs ennemis, & les rangs entiers disparaissent devant lui, comme les feuilles dont la gelée a desséché les tiges, & qu'un ouragan disperse dans les airs. A la faveur de Robert, les Romains restent, non seulement, maîtres du champ de bataille, mais, encore, poursuivent sans relâche les Sarrasins, pendant deux jours & deux nuits, massacrant, dans leur course, tous ceux à qui leur agilité ne permet pas de les éviter, ou que la lassitude retarde. Ils sont, enfin, arrêtés par une rivière : Les Romains les joignent, & ne leur donnent point le temps de jeter un pont ; alors, le carnage devient général, un tiers de ce qui reste de l'armée des Sarrasins s'engage dans le fleuve : Robert s'y élance, son cheval, avec la même facilité qu'un poisson, porte Robert à droite & à gauche : Ceux qui veulent l'éviter perdent le gué, & sont submergés. Il avoit quitté son épée en entrant dans la rivière, & s'étoit armé d'une massue : Chaque coup qu'il porte abat un ennemi, la rivière est presque entièrement nettoyée. Ceux qui restent encore reviennent vers le rivage qu'ils ont quitté, ils cherchent en vain à gagner les bords ; les Sarrasins qui y combattoient, & que les Romains pouffoient toujours vers la rivière, sont forcés d'y chercher un asyle, & s'y noyent. Enfin, de soixante mille combattans, à peine en reste-t-il quatre mille, qui jettent bas les

armes, & implorent la clémence du vainqueur. Le Roi leur fait grâce, afin qu'ils puissent porter dans leur pays la terreur des armes des Romains : Le reste étoit noyé, mort ou blessé. On eut soin des derniers, on fit les autres prisonniers. On les conduisit jusqu'à leur flotte, dont on s'empara, & on leur accorda six galères pour s'en retourner, après leur avoir fait signer une capitulation, par laquelle ils promirent que leur Nation ne rentreroit pas, de cinquante ans, dans l'Italie. On garda les principaux Chefs, & les blessés, pour otages.

Robert avoit disparu au moment où il avoit vu que les ennemis capituloient. Astolphe fit chercher vainement le Chevalier, qu'on ne connoissoit que sous le nom de terrible, que l'armée lui avoit donné. Il arriva à Rome, pénétra dans le jardin du Palais, sans être reconnu, revint auprès de la fontaine, se désarma, & se prosterna la face contre terre. Après avoir rendu grâce à l'Être Suprême, qui lui donnoit la force & la victoire, il se releva, & ne retrouva ni ses armes, ni son cheval, qui avoient disparu. Il appaisa sa soif, & alla se coucher auprès de son chien. Robert n'avoit reçu qu'une légère blessure au visage, que le chien cicatrifia bientôt, en la léchant.

Le Roi ramena à Rome son armée triomphante, & chargée des dépouilles des ennemis. Il fit déposer le butin sur la place, alla rendre compte au Pape de tous les détails de

cette bataille, revint au même endroit, régla le partage qu'on devoit faire des richesses immenses qu'on avoit prises aux ennemis, en fit mettre à part un tiers pour le Chevalier inconnu, & rentra dans son Palais, avec les Chevaliers & les principaux Chefs de son armée.

On y avoit préparé des fêtes magnifiques & un superbe repas. A l'heure du souper, Robert se présenta à l'ordinaire, alla se jeter aux pieds du Roi, & fit mille folies qui amusèrent beaucoup l'assemblée. Astolphe raconta les choses singulières qu'il savoit de lui, assura ceux qui ne connoissoient pas son fou, que, le plus souvent, c'étoit l'homme le plus sensé & du meilleur conseil qu'il eût vu, & qu'enfin, c'étoit à lui qu'il devoit la découverte de la conspiration d'Osorio : Il entra, à ce sujet, dans des détails qui étonnèrent tout le monde. Robert ne pouvoit s'empêcher de rougir, & faisoit semblant de ne rien entendre, continuant toujours à faire des extravagances. Son Maître l'appela, & lui fit comprendre, par des signes, qu'il venoit de gagner une bataille complete sur les Sarrasins. Robert lui fit des signes de félicitation, alla prendre son chien, & se mit à danser & à sauter avec lui, en signe de réjouissance. Le Roi s'aperçut de la blessure qu'il avoit au visage, le questionna, par signe, comment cela étoit arrivé ; mais Robert répondit que ce n'étoit rien, & continua de danser. Le Roi appela ses domestiques, leur dit que, s'il savoit que ce fût

quelqu'un d'eux qui eût blessé son fou, il le puniroit très-sévèrement, défendant très-expressément qu'on fît aucun mal à un homme qui n'en faisoit à personne. Il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde, dit un des Généraux, ce pauvre malheureux, qui a resté tranquille dans ce Palais, est blessé, & nous, qui nous sommes battus pendant trois jours, n'avons pas reçu une égratignure. Oui, reprit un autre, grâce au Roi, & à ce terrible Chevalier qui nous a ramené la victoire. Quoi, dit Astolphe, personne ne le connoît. Je serai donc privé du plaisir de savoir à qui l'Italie & moi devons un si grand avantage : J'ai fait réserver un tiers du butin pour lui ; demain, je ferai publier que je promets une récompense à qui pourra m'apprendre le nom de ce brave homme.

La fille du Roi, qui étoit muette, mais qui n'étoit point sourde, se lève, & fait signe à son père que c'est le fou. Le Roi, craignant de se méprendre aux signes de sa fille, envoie chercher sa gouvernante, pour lui servir d'interprète. La Princesse veut vous faire entendre, dit la bonne gouvernante, que le Chevalier qui a fait toutes les belles actions dont vous parlez, & sans lequel Rome alloit être saccagée, n'est autre que ce fou. Astolphe ne put s'empêcher de rire, mais, ensuite, il se fâcha vivement contre elle & contre sa fille, croyant que c'étoit une plaisanterie qu'elle avoit imaginée pour tourner en ridicule l'amitié qu'il témoignoit à ce malheureux.

Quelques recherches que fit le Roi, il ne put découvrir autre chose sur le compte du Chevalier inconnu, & bientôt on cessa d'en parler. Trois mois ne s'étoient pas encore écoulés, que les Sarrasins, au mépris de la capitulation, excités par Otorio, traversèrent les mers avec une flotte plus nombreuse que la première, & une armée plus redoutable encore. Comme on favoit le peu de foi qu'il y avoit à faire sur les promesses des Sarrasins, on se tenoit sur ses gardes. Le Roi n'avoit pas licencié son armée, de sorte qu'à la première nouvelle de leur descente, il marcha en force contre eux. Cependant, on ne put les empêcher de s'avancer, & ils auroient, peut-être, repoussé les Romains, & mis le siège devant leur ville, si Robert ne fût venu au secours, & n'eût fait les mêmes prodiges que la première fois. Les Romains remportèrent encore une victoire complete, quoique moins décisive que la première, parce que les Sarrasins eurent le temps de regagner leur flotte. Robert, après que la bataille fut gagnée, disparut encore, sans qu'il fût aperçu de personne, que de la fille du Roi, qui l'avoit vu partir & revenir, mais qui, cette fois, avoit gardé le secret.

Astolphe avoit la plus grande curiosité de connoître le Chevalier inconnu, il fit de nouvelles perquisitions, mais aussi infructueusement que la première fois. Il résolut, à la première occasion, de prendre si bien ses mesures, qu'il découvreroit quel étoit ce brave Chevalier.

Les Sarrasins ne tardèrent pas à tenter une nouvelle entreprise ; comme les côtes étoient bien gardées , ils firent croire qu'ils se retiroient , & allèrent descendre sur les côtes de Gènes : Ils firent des marches si adroites , qu'ils arrivèrent presque aux portes de Rome , sans qu'on s'en doutât. Le Roi eut , cependant , le temps de rassembler ses troupes , & de faire bonne contenance. Il se douta bien que le Chevalier inconnu ne manqueroit pas de revenir : Il appela un de ses Généraux , auquel il avoit le plus de confiance , & lui ordonna de former un détachement qu'il embusqueroit sur le chemin , afin de le surprendre : Les Chevaliers , qui avoient la même curiosité , entrèrent avec plaisir dans ses vues.

Dès le point du jour , le Général , & quelques Chevaliers , se cachèrent dans un petit bois , & mirent des sentinelles de tous côtés ; mais , tous leurs soins furent inutiles : Robert vint au camp par un chemin opposé à celui qu'ils observoient. On les avertit que l'inconnu étoit arrivé , & que l'action étoit déjà engagée ; le zèle & le courage des Chevaliers ne leur permirent pas d'attendre plus long-temps ; ils rejoignirent l'armée , & l'action devint générale ; elle fut encore plus sanglante que la première : On avoit ordonné de ne faire grâce à personne. Le Roi avoit envoyé un gros détachement sur le derrière des ennemis , pour leur couper le chemin de la retraite , & s'emparer de leur flotte. Robert observa dans quel endroit étoit le Général ennemi , & piqua vers

lui ; il étoit au centre, entouré de l'élite des troupes : Robert s'y élance, & son épée & son cheval brisent, abattent tout ce qui les arrête : Un seul de leurs coups faisoit tomber trois ennemis à la fois ; car, dans le temps que l'épée de Robert abattoit la tête de l'un, son cheval, avec ses dents, arrachoit l'épaule d'un second, & , d'un coup de pied, enfonçoit les côtes d'un troisième : Leurs mouvemens étoient si prompts, que l'œil pouvoit, à peine, les suivre ; lorsque Robert voyoit cinq ou six hommes de la même taille, & sur la même ligne, il ne s'amusoit pas à les frapper l'un après l'autre, mais d'un seul revers, il abattoit leurs têtes, ainsi qu'un moissonneur fait tomber les épis ou l'herbe des prés. Il s'éleva autour de lui un parapet de morts entassés les uns sur les autres, de sorte que Robert & son cheval se trouvèrent enfermés dans ce cercle affreux, formé, peu à peu, de soldats qui, pour frapper Robert, montoient sur ceux qui venoient d'être tués. C'est à la faveur de ce parapet que le Général évita sa fureur. Le cheval de Robert franchit la sanglante barrière : Le Général, qui voit son mouvement, se détourne, rompt les escadrons & s'enfuit. Cette fuite détermine celle de l'armée, la déroute devient générale, les Romains la suivent, assomment, foulent aux pieds de leurs chevaux tout ce qui se présente : Robert hache & met en pièces des troupes entières : On diroit que la foudre a nettoyé la place où son cheval a passé. Les Sarrafins cherchent à gagner leur

flotte ; mais ils rencontrent le détachement que le Roi avoit envoyé pour s'en emparer ; alors, ils se trouvent pris de tous côtés ; ils demandent quartier, leurs prières sont inutiles, tout est passé au fil de l'épée.

Oforio, aussi perfidé envers ses associés, qu'il l'avoit été envers sa patrie, envoie au Roi, & lui fait proposer de lui livrer la flotte & le Général des Sarrasins, à condition que tout le passé sera oublié. Astolphe, qui vit que c'étoit le seul moyen de finir la guerre, & d'empêcher les Sarrasins de rentrer dans l'Italie, consentit à la capitulation : Elle est signée, & Oforio, sans pudeur, vient rejoindre les Romains ; il demande un corps de troupes considérable, les conduit sur une hauteur, & leur fait voir le corps de réserve du Général. Oforio, à la tête des Romains, marche contre eux ; les Sarrasins, qui ne se méfient pas de lui, le laissent passer avec sa troupe : Lorsqu'il a pénétré jusqu'au centre, il se développe, fond sur ses alliés, en fait une boucherie horrible, & saisit le Général, qui se débat inutilement ; il l'entraîne. Le traître Oforio l'égorge, plutôt pour se délivrer d'un témoin qui pouvoit lui reprocher sa perfidie, que pour se défendre, prétexte dont il se servit auprès du Roi, qui lui représenta que, suivant la capitulation, il devoit lui livrer le Général en vie, pour lui servir d'otage. Quant à la flotte, il y conduisit les Romains, s'embarqua avec eux sur une galère, prétextant un ordre du Général, & tout se rendit.

Lorsqu'il ne resta plus d'ennemi, Robert reprit le chemin de Rome; les Chevaliers, chargés de le surprendre, avoient pris leur poste dans un bois, sur le chemin de la Ville, se doutant bien qu'il s'y rendroit. Lorsqu'il passa, ils se partagèrent en deux troupes, & lui coupèrent le chemin, l'entourant de tous côtés. Robert s'arrêta, & leur demanda pourquoy ils le retenoient ainsi. Seigneur Chevalier, lui dirent-ils, c'est avec trop d'obstination vous dérober à nos hommages: Nous voulons connoître notre libérateur & celui de l'Italie. Chevalier, leur dit-il, je désire d'être inconnu; si mon bras vous a rendu quelques services, c'est le seul prix que j'en exige. Nous ferions des ingrats de vous l'accorder, dirent-ils, ou des lâches: Car si c'est par modestie que vous vous cachez, notre devoir est de vous connoître, malgré vous; si c'est par orgueil, nous avons lieu d'être offensés, parce que chacun de nous n'a ni moins de courage, ni moins de vertu que vous, quoiqu'il ait moins de force, d'adresse & d'expérience: Ainsi, Seigneur Chevalier, ne trouvez pas mauvais que nous employions un peu de violence, si vous vous obstinez encore. Robert, sans leur répondre, pique son cheval, les écarte & leur échappe. Un des Chevaliers s'écria: Il n'y a qu'à abattre son cheval, & décoche un trait qu'il vise dans les flancs de l'animal, & que Robert reçoit dans la cuisse. Quoique la blessure fût profonde, & que le fer y eût resté, Robert n'en alla pas moins vite. Il

revint à la fontaine, s'y désarma, retira lui-même le fer, & le cacha sous une pierre, mit sur la plaie de l'herbe, qu'il broya & qu'il recouvrit avec de la mousse, & enveloppa le tout le mieux qu'il put.

La fille d'Astolphe, qui s'intéressoit beaucoup à Robert, & qui favoit à quoi s'en tenir, ne témoigna encore rien. Le Roi & ses Chevaliers étoient rentrés au palais : Il s'informa si on avoit pu découvrir quelque chose au sujet de l'inconnu : Sa curiosité étoit portée au comble. Celui qui l'avoit blessé raconta tout ce qui s'étoit passé, & dit qu'en voulant abattre son cheval, il l'avoit blessé à la cuisse, que le fer de la flèche y avoit resté, & que le bois s'étoit brisé ; qu'en retournant, il avoit retrouvé ce bois, & qu'il seroit bien aisé, si l'on découvroit un Chevalier blessé, de vérifier si c'étoit l'inconnu. Le Chevalier témoigna beaucoup de regret d'avoir blessé un aussi brave homme ; puis il ajouta : Seigneur, vous avez fait mettre à part, pour lui, un tiers du butin qui a été fait sur les Sarrasins ; cette récompense acquitteroit un Souverain envers un Général qui lui auroit conquis trois provinces ; ce n'est pas encore assez, je crois que ce Chevalier mérite mieux que des richesses : S'il est digne, par sa naissance, de s'allier avec vous, je serois d'avis que vous lui promissiez votre fille : Qui sauve un royaume, mérite de le gouverner.

Le Roi approuva ce conseil, & fit publier dans toutes les villes d'Italie, que le Che-

valier aux armes blanches & au cheval blanc, qui s'étoit distingué aux trois batailles contre les Sarrasins, pouvoit se présenter, avec le fer dont il avoit été blessé, & qui étoit resté dans sa plaie, & venir accepter, de la main du Roi, sa fille pour récompense. Avant de faire les criées, on communiqua ce projet à la Princesse, qui fit signe qu'elle l'approuvoit.

Oforio, qui aimoit la Princesse, n'eut pas plutôt entendu cette publication, qu'il résolut d'en profiter pour obtenir une main qui refusoit de se donner. Il chercha un cheval & des armes semblables à celles du Chevalier inconnu, & se fit une blessure à la cuisse avec le fer d'une flèche qu'il rompit. Quelque vive que fût sa douleur, il la souffrit avec courage, dans l'espérance qu'on seroit la dupe de son stratagème : Il étoit persuadé qu'en amour, comme en guerre, il étoit permis d'employer indifféremment la ruse, la force ou la vertu.

Il crut qu'il devoit s'annoncer avec beaucoup de fracas; il habilla ses gens magnifiquement, leur donna les livrées & les chevaux les plus superbes, & entra dans Rome avec le cortége d'un triomphateur. Il se présenta, dans cet état, à Astolphe, la visière baissée. Je viens réclamer, dit-il en entrant, la récompense que vous avez promise au Chevalier qui s'est distingué contre les Sarrasins, & à qui vous devez les trois victoires que vous avez remportées. Quoique vous m'ayez cru

vosre ennemi, & leur allié; quoique les apparences fussent contre moi, il n'en est pas moins vrai, que, sous le prétexte d'une feinte conspiration, je les ai attirés dans l'Italie, pour faire périr cette nation infidelle sous mes coups. Tous les Chevaliers se regardèrent: La taille noble & l'air de beauté qu'on apercevoit à travers sa visière, sembloient confirmer que c'étoit là le Chevalier intrépide; mais le ton orgueilleux & la hauteur avec lesquels il s'annonçoit, renversoient leurs idées: Alors, il leva la visière de son casque, & l'on reconnut Oforio.

Le Roi parut étonné; mais le traître, qui savoit prendre toute sorte de caractères, lui dit, avec une feinte douceur: Est-il possible que vous ayez pu me croire si dénaturé, que j'eusse voulu livrer à une nation que je déteste, ma patrie, mes parens & mes amis, & mettre en leur pouvoir ce que j'aime le plus au monde? Non, je savois qu'il ne me restoit qu'un moyen de mériter vosre estime: C'étoit en me couvrant de gloire, & en délivrant l'Europe, du moins pour long-temps, des perfides Sarrasins. Ils ont su que vous m'aviez refusé vosre fille; ils ont cherché à me mettre dans leurs intérêts; je leur ai promis tout ce qu'ils ont voulu, & c'est sous ce prétexte que je les ai attirés dans l'Italie. Je combattois avec eux; mais, quand l'action étoit engagée, je passois dans l'armée des Romains, je prenois une autre armure & un autre cheval, qu'un Ecuyer affidé me tenoit tout prêts,

&, alors, inconnu de l'une & de l'autre armées, je me livrois à mon courage.

Le Roi loua la générosité d'Osorio; elle lui paroissoit d'autant plus admirable, qu'il s'étoit exposé à passer pour un traître. Osorio, pour le confirmer dans sa bonne opinion, lui présenta le fer de la flèche, qu'il avoit, disoit-il, arrachée de sa cuisse. Le Chevalier qui avoit blessé le Chevalier inconnu, s'aperçut aisément que ce n'étoit pas le fer de la flèche qu'il avoit décochée; mais il ne dit rien, étant bien assuré de confondre l'imposture quand il voudroit, & sachant bien qu'un tel mensonge ne pouvoit pas se soutenir long-temps. Astolphe lui dit qu'il avoit bien mérité la récompense qu'il avoit promise, & qu'il alloit en prévenir sa fille.

CHAPITRE X.

Prodiges. Triomphe de Robert. Tournoi. Combat extraordinaire. Repas de noces. Les Nains ne sont pas les ennemis les moins dangereux pour les Chevaliers. Retour de Robert en Normandie. Péril pressant.

ROBERT n'avoit rien perdu de la conversation d'Osorio & du Roi : Quoiqu'il connût à peine la Princesse, il fut fâché qu'on la donnât à un homme capable d'une telle imposture. Jamais il n'avoit été si fortement tenté

de rompre le silence, quoique l'Hermite l'eût assuré que son temps d'expiation étoit fini, il voulut, avant que de parler, le consulter encore. Il vivoit toujours de la même manière qu'avant ses exploits, n'ayant d'autre consolation que son chien, faisant mille folies, & rapportant à Dieu seul la force de son bras.

Tandis qu'il se disposoit à partir pour l'Hermitage, Oforio vint réclamer la parole du Roi. La Princessè ayant appris à qui on la destinoit, tomba dans le plus grand désespoir; elle ne pouvoit pas douter que le perfide Oforio ne se parât des actions d'autrui: Elle fut saisie d'une fièvre violente. Le Roi, qui prenoit Oforio pour le véritable héros qui avoit vaincu les Sarrasins, attribua la maladie de sa fille à l'aversion qu'il savoit qu'elle avoit pour lui. Il la prit par la main, la présenta au perfide, & lui ordonna de se parer pour la cérémonie de son mariage, qu'il remit au lendemain, & sortit, sans vouloir l'entendre.

Robert, consterné, apprit les chagrins de la Princessè, voulut la voir: Comme tout lui étoit permis, il s'introduisit, sans difficulté, dans son appartement: On le laissa entrer, espérant que ses folies pourroient la distraire. Il s'aperçut qu'elle le regardoit avec attendrissement; & lui-même, lorsqu'il voulut commencer ses extravagances, il se sentit pénétré de tristesse & de respect: Il la considéra quelque temps, & sortit les larmes aux yeux.

Animé d'un sentiment qu'il ne connoissoit pas, il part, & trouve l'Hermite à moitié

chemin. Je fais, mon fils, le sujet qui t'amène, lui dit-il; va, retourne à Rome, laisse faire le Ciel, il fait où il veut te conduire; continue à paroître muet & fou, jusqu'à ce que, moi-même, je t'ordonne le contraire. Le docile Robert embrassa l'Hermite, & alla reprendre sa place auprès de son chien: Il l'avoit demandé au Roi, qui le lui avoit donné.

Le jour paroissoit à peine, que la Princesse vit entrer son père pour hâter la cérémonie. Sa fille se jeta vainement à ses genoux: J'ai promis, lui dit-il; & toi-même, avant de faire faire la publication de la récompense que je promettois au vainqueur des Sarrasins, lorsque je t'ai consultée, n'as-tu pas consenti à tout? La Princesse fut obligée d'en convenir; mais, en même temps, elle fit signe que ce vainqueur n'étoit point Osorio. Son inflexible père prit un air courroucé, ne l'entendit point, ou, du moins, feignit de ne point l'entendre, & sortit, pour attendre les personnes qui devoient assister à la cérémonie.

Lorsque tout le monde fut assemblé, Astolphe conduisit Osorio dans l'appartement de sa fille; il prit l'extérieur de l'amant le plus tendre, la Princesse lui répondit par une indifférence accablante. Osorio avoit trop bonne opinion de lui-même, pour ne pas se persuader qu'il viendrait à bout de s'en faire aimer; ainsi, sans lui faire ni plaintes ni reproches, ils s'acheminèrent vers l'Église

de Saint-Pierre, où le Pape devoit les unir.

Robert, plein de confiance à la parole de l'Hermitte, se contentoit de faire des vœux pour la Princesse : Ils ne furent point infructueux. Le Pape commençoit la cérémonie ; déjà les mains des deux époux étoient unies ; il alloit les bénir, lorsque la Princesse, qui jamais n'avoit parlé, sentit sa langue se délier. Alors, retirant sa main, & retenant celle du sacré Pontife : „ Arrêtez, s'écria-t-elle, ce n'est point là l'époux que le Ciel me destine ; mon père m'a donnée, & j'ai confirmé ce don au vainqueur des Sarrasins, je proteste encore que je ne ferai point à d'autre : Oforio ne l'est point ; après avoir trahi sa patrie, l'imposteur profite de la modestie du plus brave des hommes, pour s'attribuer ses exploits, & pour lui enlever une récompense qu'il a si bien méritée. O mon Père, ajouta-t-elle, en s'adressant au Roi, comment avez-vous pu vous laisser séduire par un traître, dont le caractère vous est connu depuis si long-temps, quand vous avez, dans votre palais même, le héros que vous avez tant désiré de connoître ? Deviez-vous vous attendre que le Ciel, par un prodige auquel vous ne pouvez vous refuser, déliât ma langue pour vous dissuader. „

Astolphe, étonné, ne pouvoit croire ce qu'il voyoit & ce qu'il entendoit : Mais, il n'en fallut pas davantage pour le convaincre de l'imposture d'Oforio ; il le regarde avec indignation ; &, sans le respect qu'il devoit au

Souverain - Pontife , & à la majesté du lieu où il étoit , il l'eût fait arrêter. Oforio sortit , & alla cacher sa honte chez les Sarrasins , qu'il trouva le moyen de séduire encore , après les avoir trahis. Le Roi demanda à sa fille , quel étoit donc ce héros qui avoit vaincu les Sarrasins ? Quand je vous l'ai fait connoître , dit - elle , vous n'avez pas voulu me croire ; il est dans votre palais : C'est à son amour , à ses vœux , à ses prières , que je dois la faculté de parler , que Dieu m'avoit refusée jusqu'à ce jour. Astolphe étoit bien éloigné de penser que sa fille parlât de Robert ; il lui nomma tous les Chevaliers qui venoient assiduellement au Palais. Ce n'est aucun de ceux-là , dit-elle ; & , ensuite , s'adressant au Pape , à son père & à tous ceux qui attendoient le dénouement de cette scène , daignez me suivre jusqu'au palais de mon père , ajouta-t-elle , c'est là que vous verrez un prodige plus grand que celui qui vient de s'opérer en moi.

On s'empresse de suivre Astolphe & sa fille : Le Souverain-Pontife , malgré son âge avancé , veut être témoin d'un événement qui lui paroît si extraordinaire. La Princesse les conduit tous auprès de la fontaine où Robert avoit accoutumé d'aller se désaltérer ; elle lève une pierre , & prend le fer de la flèche qu'il y avoit caché. Voilà , dit-elle , le fer dont le Chevalier que vous avez surnommé le terrible , fut blessé au retour de la troisième bataille. Elle demanda au Chevalier le bois de la flèche , & l'ajusta si bien au fer , que personne ne put

douter que ce ne fût l'arme dont ce héros avoit été frappé. Au retour du combat, reprit la Princesse, je l'ai vu, de cette fenêtre, arracher ce fer de sa plaie, & le cacher sous la pierre : C'est dans ce même lieu que je l'ai vu s'armer avant le combat & venir se désarmer après la victoire, sans que j'aye pu découvrir ce que devenoient son cheval & ses armes : Il ne s'agit plus que de vous faire voir cet homme extraordinaire.

La Princesse prit son père par la main, & le conduisit à l'endroit où couchoit Robert ; on le trouva sur la paille jouant avec son chien. Le Roi crut que sa fille étoit elle-même tombée en démençe ; elle s'aperçut de son étonnement, &, se tournant vers lui : Voilà, lui dit-elle, celui à qui vous devez toute votre gloire & le salut de l'Italie. Robert se leva ; ceux qui le connoissoient pour le fou du Roi, commencèrent à lui trouver dans les traits une noblesse qu'ils n'y avoient point remarquée ; mais quelle apparence qu'un fou eût pu faire des exploits si glorieux ? Cependant Robert les regardoit d'un air étonné, ouvroit de grands yeux, rioit niaisément, & faisoit mille folies qui excitoient les uns à rire, les autres à la pitié.

Astolphe appela Robert en particulier, & le pria de lui montrer sa cuisse. Robert, feignant de ne pas l'entendre, revint à la compagnie, & se mit à sauter & à danser. Le Pape crut qu'il auroit plus d'autorité, & lui ordonna de parler, s'il en avoit la faculté, ou, du

moins, de répondre à l'invitation que venoit de lui faire le Roi. Robert, comme s'il ne l'eût point entendu, donna sa bénédiction à Sa Sainteté; mais, comme il se retournoit, il aperçut l'Hermite derrière tout le monde. L'Hermite, à qui la Providence découvroit ses secrets, avoit eu connoissance de la destinée de Robert; il s'étoit rendu au palais d'Astolphe, sachant ce qui devoit s'y passer, & étant bien persuadé que Robert, plus docile aux ordres du Ciel qu'à ceux des hommes, continueroit de contrefaire le muet & l'insensé, si, de la part de Dieu, il ne lui ordonnoit le contraire.

Lorsque Robert eut aperçu l'Hermite, il prit un air grave & sérieux, & se prosterna la face contre terre, le saint homme le releva & lui dit: Puisque vos crimes sont expiés, rien ne vous empêche de vous déclarer. Vous voyez, ajouta-t-il, en se tournant vers la compagnie, ce fameux Robert surnommé le diable à cause de sa méchanceté: Dieu, qui connoissoit son cœur, touché de ses remords, lui a pardonné ses crimes; il les a expiés par dix ans d'humiliation. Il n'étoit ni muet ni insensé; mais il a paru l'un & l'autre à tout le monde: Il a vécu de ce que les chiens ne vouloient point; il a mené, à peu près, la même vie qu'eux, c'est par là qu'il est venu à bout d'humilier cet orgueil & cette férocité qui le rendoient redoutable à toute la Normandie. Ce même Dieu, qui l'humilioit, a suscité son bras pour votre délivrance, c'est lui qui lui donna le cheval & les armes qui l'ont si bien servi

dans les combats. L'orage gronde encore, & Robert doit donner aux Romains de nouvelles preuves de sa valeur.

Robert se prosterna encore, adora l'Être Suprême, & alla se jeter dans les bras du Roi, qui ne pouvoit retenir ses larmes, & qui s'excusoit auprès de sa fille, de n'avoir pas voulu la croire, lorsqu'elle rendoit témoignage à la vérité. Robert la remercia & lui dit tout ce qu'il avoit souffert, lorsqu'il avoit vu sur le point d'être sacrifiée à l'imposteur Oforio. La Princesse lui témoigna l'estime qu'elle faisoit de ses vertus. Astolphe, & tous ses courtisans, étoient dans la joie & dans l'admiration de voir discourir ensemble deux muets, & ce qui les étonnoit davantage, étoit l'air de sagesse & de modération de Robert, qu'ils avoient toujours pris pour un fou : Le Roi seul rappeloit des traits qui lui avoient donné l'idée d'une prudence consommée ; il vouloit, le jour même, l'unir à sa fille, mais l'Hermite s'y opposa. Robert n'osa murmurer ; mais il soupira : La Princesse ne dit rien, rougit & baissa la vue. Le Pape voulut savoir pourquoi l'Hermite refusoit son aveu à une union si belle : Robert, dit-il, n'a pas encore été armé Chevalier ; sa présomption, après toutes les épreuves, & de plus fortes qu'il n'en faut pour être admis dans cet Ordre, lui en fit rejeter la cérémonie, comme une chose vaine & inutile. Robert convint de sa faute, & supplia le Roi de lui prescrire tout ce qu'il devoit faire

pour la réparer, & pour se rendre digne de cet honneur. Rien, répondit ce Souverain; puisque vos preuves sont faites, qu'est-il besoin d'en faire de nouvelles? Ah! Prince, reprit Robert, je les déteste, ces preuves que j'ai faites, l'orgueil & la férocité seuls conduisoient mon bras. Un Ordre, fait pour la valeur, exclut tout ce qui ne tient point au vrai courage & à la générosité. Ce qui fait le prix des vertus, est la fin qu'elles se proposent: Autrement, il faudroit rendre les mêmes honneurs au mercenaire, qui, pour un modique intérêt, s'élève au faite des tours les plus hautes, pour en réparer les ruines, qu'au guerrier qui s'expose aux plus grands dangers pour le salut de sa patrie.

Astolphe convint de cette vérité, & fit publier un tournoi, qu'il fixa au huitième jour. Robert reconduisit la Princesse dans son appartement, & lui demanda la permission d'aller la voir, & de lui faire agréer les témoignages de sa reconnoissance. Elle le lui permit, après en avoir demandé le consentement à son père. Le Pape embrassa Robert, félicita le Roi de la joie que le Seigneur répandoit sur sa maison, & se retira. Robert, qui, jusqu'à ce moment, avoit négligé sa parure, se crut obligé de prendre un habillement conforme à son état, & se fit un devoir de la décence & de la propreté. Il parut un nouvel être à Astolphe & aux Courtisans: On fut frappé de sa beauté & de son air de grandeur, que sa modestie relevoit encore; lui seul ne

s'en aperçut pas, sa bienfaisance & sa bonté, loin de souffrir aucune altération, en éclatèrent davantage. Il alloit au devant de tous ceux qui souffroient, ou qui étoient dans le besoin; ceux qui lui avoient marqué du mépris, de l'humeur, & qui, même, contre les ordres du Roi, l'avoient affligé, lorsqu'ils le croyoient insensé, fuyoient sa présence, ou ne l'abordoient qu'en tremblant, ou avec un air consterné. Dès que Robert les apercevoit, il alloit à eux, les rassuroit par ses caresses, & se contentoit de leur dire, avec douceur: Que cet exemple vous apprenne à être humains & compatissans envers les fous comme envers les sages: Car, quelque sage que vous puissiez être, il ne faut qu'une fibre dérangée pour vous rendre plus fou que je ne le paroïssois.

Le jour fixé pour le tournoi, Rome fut remplie d'un concours étonnant d'étrangers: La guerre des Sarrafins y avoit fait venir les Chevaliers les plus renommés de toute l'Europe; les exploits qui l'avoient illustré dans cette guerre, rendoient les joutes avec Robert très-dangereuses; les Chevaliers les plus intrépides le craignoient: Ils espéroient de balancer sa force par leur adresse. A l'heure marquée, le Roi & sa fille, suivis de toutes les Dames de la Cour, parurent sur des échaffauds ornés magnifiquement. Les Hérauts d'armes firent leurs cris accoutumés; Robert & les Chevaliers firent leur montre: Aucun d'eux n'effaçoit sa bonne grâce & son air majestueux; chacun reprit sa place, & Robert parut dans la lice. Il fut.

vainqueur dans tous genres de combats ; mais il ménagea si bien ses forces , que les vaincus sembloient partager avec lui l'honneur de la victoire.

Le dernier qui se présenta étoit couvert d'une armure noire , parsemée de têtes & d'ossemens de morts & de flammes renversées. Sa taille étoit gigantesque ; il étoit monté sur un rhinocéros , que , malgré sa pesanteur , il avoit dressé à caracoler & à voltiger. Ce Chevalier n'avoit point paru avec les autres : Il s'étoit présenté à la barrière lorsque les joutes étoient presque finies. Sa monture , ses armes , sa taille , effrayèrent la Princesse ; il n'étoit point armé d'une lance , comme Robert , mais d'une massue que six hommes des plus robustes auroient eu de la peine à lever. Le Roi vouloit que les Chevaliers combattissent avec armes égales , & que le Géant se servît d'une lance. Pourquoi , dit le Géant , prendrois-je plutôt une lance que lui une massue ? eh bien , que le hasard en décide , tirons au sort. Robert y consentit , pour satisfaire la Princesse : Car , pour lui , il lui étoit indifférent que son adversaire se servît de ses armes ordinaires , ou qu'il en prît d'autres. Le sort décida que le Géant prendroit une lance ; aussi-tôt sa massue s'allongea & forma une lance redoutable. Les spectateurs , à ce prodige , jetèrent un cri : Le Géant s'éloigne , prend du terrain , ils partent : Le rhinocéros s'élance avec l'agilité d'un aigle : Robert écarte le fer de son en-

nemi, frappe l'armure du Chevalier, qui retentit comme le bruit de dix cloches, dont chacune a un son différent. Aussi-tôt la lance redevient massue, & le Chevalier en porte un coup sur la tête de Robert, qui l'évita avec adresse. Le Géant secoua sa massue dans les airs, & il en sortit une fumée épaisse, qui forma autour de lui un atmosphère d'où s'échappoient des éclairs éblouissans. Tout le monde trembloit pour Robert; lui seul étoit tranquille; il revient sur le Chevalier aux armes noires, & d'un coup de lance, il le renverse sur la croupe du rhinocéros. Le Géant parut furieux; il métamorphosa sa massue en épée étincelante: Robert saisit la sienne, & alors, commença un effrayant pour les spectateurs. A chaque coup que Robert lui portoit, l'armure noire jetoit des flammes, & résonnoit avec fracas. Robert jette son épée, s'élance sur son ennemi, l'embrasse & se précipite avec lui à terre. Ils se roulent sur le sable, le Géant poussé des hurlemens affreux; enfin, se voyant vaincu, il a recours à ses derniers enchantemens. Une flamme dévorante dérobe les combattans à tous les yeux; la Princesse est désolée, on croit Robert perdu; mais il ne quitte point prise; la flamme se dissipe, on voit Robert prêt à plonger son poignard dans le sein de l'Enchanteur, au défaut de son armure. Il alloit le frapper, lorsqu'au lieu d'un Géant informe, il voit la Princesse elle-même qui lui sourit avec tendresse; le poignard lui échappe, Robert est à ses genoux: Le Géant profite de

ce moment, reprend sa première forme, remonte sur son rhinocéros, franchit les barrières, & s'enfuit en éclatant de rire.

Robert demeura confondu ; il se félicitoit cependant d'avoir respecté l'image de la Princesse : Tout ce qui l'inquiétoit, étoit de savoir quel ennemi il avoit eu à combattre. Tous les spectateurs étoient dans le même embarras : Cette inquiétude suspendit, pour un moment, les éloges que méritoit Robert ; ils lui furent prodigués par le Roi, par la Princesse, par tous les Chevaliers & par tous les spectateurs, que son combat avec le Géant avoit fait trembler.

Robert fut armé chevalier : Les fêtes, qui furent données à cette occasion, durèrent pendant huit jours, & servirent comme de prélude à celles de son mariage avec la princesse. Le Pape voulut le célébrer lui-même ; jamais il n'avoit béni de si beaux époux ; le peuple étoit dans la joie ; le Roi donna des repas publics dans tous les quartiers de Rome : Les illuminations les plus brillantes succédoient au jour : On eût dit, pendant trois semaines, que le soleil ne quittoit pas l'horizon.

Dans le festin de noces qu'Astolphe donnoit, on servit un pâté qu'il avoit fait venir à grands frais, & qui avoit été fait par un cuisinier célèbre du Prête-Jean, le meilleur qu'il y eût dans le Catay. Ces pâtés, qui étoient fort à la mode dans ce temps-là, étoient composés de foies d'alcyons, de langues de colibris, & de truffes vertes des Indes. La Princesse, qui faisoit les honneurs

du festin, ouvre le pâté : Quelle est sa surprise ! un nain, qui n'avoit que onze pouces, s'élançe avec une agilité surprenante sur la table, & amuse tous les convives par les propos les plus gais. Il propose à Robert de rompre une lance avec lui ; Robert se mit à rire, le prit sur sa main & le baïsa. Chevalier, lui dit-il, tu fais qu'il ne faut mépriser personne ; si tu l'as oublié, j'espère, un jour, t'inculquer si bien cette leçon, que tu ne l'oublieras de ta vie. Robert ne fit que rire de sa menace, & donna le nain à son épouse, qui le baïsa pendant tout son dîner, & qui l'affit à côté de son assiette, lui prodiguant & lui rendant ses caresses : Elle le garda, depuis ce jour-là, avec beaucoup de soin.

Lorsque ces fêtes furent terminées, Robert résolut d'aller, avec son épouse, voir ses parens en Normandie. Le Roi leur donna un cortége digne d'eux ; plusieurs Chevaliers les accompagnèrent, les courtisans & les dames les virent partir avec regret. Astolphe chargea Robert des plus riches présens pour le Duc & la Duchesse de Normandie ; mais il apprit, dans la route, que le Duc étoit mort, & que la Duchesse sa mère étoit au pouvoir d'un Chevalier, qui, sous prétexte du bien public, la tenoit renfermée, & gouvernoit sous son nom.

Robert & son épouse firent à Rouen l'entrée la plus pompeuse ; toute la Cour vint au devant d'eux, toute leur suite fut logée superbement : On avoit préparé, pour le Nain de la Princesse, un petit appartement de laque,

qui fut mis dans sa chambre même, & une belle niche de brocard d'or pour le chien du Duc, qui, par reconnoissance, n'avoit jamais voulu se séparer de lui.

Après les premières cérémonies, Robert voulut embrasser sa mère; mais le Chevalier, qui s'étoit emparé du Gouvernement, la retenoit dans son château de Fécamp, où il lui faisoit signer, de force ou de gré, tous les ordres dont il avoit besoin pour fouler les peuples par des impôts & par les vexations les plus odieuses: Il faisoit exécuter ses ordres avec la rigueur la plus révoltante. Les principaux Seigneurs de la Cour du Duc, qui connoissoient l'ame du Chevalier, rendoient justice à la Duchesse; mais le peuple, qui juge sur les apparences, ne voyoit qu'elle, & commençoit à la haïr. Robert, instruit de la tyrannie du Chevalier, résolut de le punir & de justifier sa mère.

Il rassembla des troupes, se mit à leur tête, & alla assiéger le Chevalier dans son château. Avant de former aucune attaque, il le fit sommer de se rendre. Le traître parut sur un balcon, tenant la Duchesse par la main, & appuyant un poignard sur son sein, prêt à la frapper au premier acte d'hostilité que Robert oseroit tenter: Robert frémit, & n'osa pas pousser la guerre plus loin. Le Chevalier avoit un fils unique, qu'il aimoit beaucoup, & auquel il espéroit de laisser la Normandie, lorsqu'il l'auroit usurpée. Ce fils, heureusement pour Robert, n'étoit pas avec son père: Il

étoit parti, depuis quelques jours, pour Rouen, pour s'opposer à la descente de quelques corsaires qui menaçoient les côtes : Il défendoit un château sur les bords de la mer. Robert y conduisit son armée, & força le fils du Chevalier à se rendre. Ce jeune homme étoit d'un caractère bien opposé à celui de son père : Robert lui fit part des sujets de mécontentement qu'il avoit contre le Chevalier, & lui raconta l'action barbare de son père. Le jeune d'Angerville promit de faire tout ce qui dépendroit de lui pour lui faire rendre sa mère. Robert le garda pour otage, & lui promit, de son côté, que, quoi qu'il en arrivât, il n'avoit rien à craindre pour sa vie, ne voulant pas le rendre responsable des fureurs du Chevalier.

L'armée reparut devant le château de Fécamp; Robert somma de nouveau le Chevalier, qui répondit que, si on le sommoit une troisième fois, il égorgeroit la Duchesse aux yeux de Robert. Celui qui portoit la parole, lui dit avec fermeté : Il y va non seulement de votre vie, mais encore de celle de votre fils, qui est au pouvoir du Duc Robert. Le Chevalier ne pouvoit pas croire qu'en si peu de temps, le Duc se fût emparé du château de Fécamp. Lorsque l'envoyé le vit hésiter, il lui dit de passer sur le balcon, & qu'il pourroit s'en convaincre. En effet, le Chevalier vit Robert tenant le poignard levé sur d'Angerville, qui tendoit les bras à son père : Hâtez-vous, lui dit l'envoyé, vous connoissez l'impétuo-

fité de Robert : Il attend votre réponse. Le tyran, tout barbare qu'il étoit, frémit à son tour, & consentit à l'échange de la Duchesse avec son fils : On vint rendre réponse à Robert, & l'échange fut fait tout de suite. Robert, en se séparant de d'Angerville, lui dit qu'il pouvoit offrir à son père sa vie sauve & ses biens conservés, s'il vouloit se rendre. Le Chevalier refusa constamment ; il se défendit avec une espèce de fureur ; il fit des sorties heureuses ; mais la fortune de Robert l'emporta, le château fut pris d'assaut. Robert ordonna qu'on prît soin du fils & qu'on lui amenât le père, auquel, en faveur de d'Angerville, il sauva la vie, mais qu'il retint prisonnier le reste de ses jours.

Robert triomphant, ramena sa mère à Rouen, & la rétablit dans tous ses droits : Elle ne pouvoit suffire à la joie qu'elle avoit de le revoir : Cette espérance l'avoit soutenue contre les persécutions du Tyran. Robert lui raconta toutes ses aventures, depuis le moment qu'ils s'étoient séparés ; il avoit le regret le plus sensible de n'avoir pas donné à son père la satisfaction d'être témoin de son changement, après lui avoir causé tant de chagrins par les égaremens de son cœur. Elle le tranquillisa à ce sujet, & lui raconta qu'il y avoit environ deux ans qu'un Hermite des environs de Rome, en passant à Rouen, avoit vu le Duc, & lui avoit appris que Dieu, qui avoit, sans doute, des vues sur son fils, l'avoit rendu le plus sage des hommes, quoi-

qu'il parût encore le plus fou; qu'il triompheroit des Sarrasins, & vengeroit sa mère d'un Tyran & d'un Génie malfaisant. Sa prophétie est accomplie, dit Robert: Mais, quel peut être ce Génie, dont l'Hermite ne m'a jamais parlé? Il est vrai que j'ai terrassé un Chevalier fort extraordinaire, & qu'à en juger par ce qu'on nous raconte des Génies, il paroît qu'il l'étoit: Je ne comprends pas comment je vous en ai vengée.

Le Duc Robert présenta la Princesse Cynthia, son épouse, à la Duchesse Mathilde. L'union la plus parfaite régnoit dans cette famille; les jeunes époux s'adoroient: Robert n'avoit à reprocher à la Princesse que d'avoir trop d'amitié pour son Nain: Elle le caressoit sans cesse, & recevoit ses caresses sans conséquence. Un jour, que Robert étoit sorti plus matin que de coutume, & que la Princesse dormoit, le perfide Nain sort de son petit appartement, prend la figure de Robert, s'approche du lit de son épouse, & interrompt son sommeil par un badinage plus sérieux que celui auquel elle l'avoit accoutumé. La jeune Princesse le repousse négligemment, en l'avertissant de prendre garde au petit Nain: Sois tranquille, lui dit-il; il dort. Le traître continue, elle se débat; non qu'elle songe à faire une longue résistance, elle ne veut que rendre le badinage plus intéressant, & prolonger leurs plaisirs: Le lit étoit élevé, & le perfide cherchoit à s'y élancer; la jeune épouse, à demi-nue, se défendoit comme dans son fort.

Le pied glisse à l'imposteur, & le chien de Robert s'éveille : Il sort de sa niche en aboyant, regarde, voit la figure de son maître, s'approche, & son nez dément ses yeux. Plus il le sent, & plus il semble se confirmer dans son idée ; il redouble ses aboiemens ; le faux Nain, que ce bruit inquiète, donne un coup de pied au chien, qui, alors, plus sûr de son fait, lui mord la jambe.

Le faux Robert jette un cri, & ne lâche point prise : Heureusement pour le véritable, les affaires pour lesquelles il étoit parti, finissent plutôt qu'il ne l'espéroit. Il revient auprès de son épouse, &, pour la surprendre encore endormie, il marche sur la pointe du pied : Il avoit entendu le cri du traître, l'aboiement du chien & quelques paroles consolantes de sa femme : Il entre furieux, & l'épée à la main. La Princesse jette un cri de frayeur ; le faux Robert s'élance sur l'époux & saisit son épée, qu'il casse en mille pièces. Robert est confondu de se voir double : La Princesse est dans le plus grand embarras, & tremble pour tous les deux, ne sachant pour lequel elle doit craindre. Le hasard conduit la mère du Duc dans l'appartement de son fils ; ils s'étoient élancés l'un sur l'autre : On veut les séparer en vain ; ils se portent des coups terribles, & ne paroissent pas s'effleurer. Les femmes crient, ils gardent un morne silence, le chien seconde son maître, il fait mille morsures à l'imposteur, qui ne se met pas en peine de l'écarter. La Princesse étoit sortie de

son lit & s'étoit habillée : Elle appelle ses femmes, &, enfin, on sépare les combattans. L'un ne fait pas un mouvement que l'autre ne le répète : Un miroir n'est pas plus fidelle à représenter les minauderies d'une coquette, que le faux Robert à copier les fureurs du véritable : Il est impossible de démêler de quel côté est la vérité. Le chien seul ne s'y méprend pas ; il s'élançe encore, déchire l'habit de l'impofteur, & découvre sa poitrine, sur laquelle on aperçoit une espèce de médaille. Robert, qui ne se possédoit pas, le saisit encore, & en se débattant, arrache la médaille constellée : Aussi-tôt, il ne trouve plus dans ses bras qu'un Nain, nègre & contrefait, ayant des pieds de bouc, & portant des cornes à la tête. Robert le jette loin de lui, sa femme veut le mettre en pièces ; mais le monstre s'élève, &, d'un saut, va se percher sur la corniche de la cheminée.

Suspendez vos fureurs l'un & l'autre, leur dit-il, il n'est pas en votre pouvoir de me faire du mal : Je vous ai fait tout celui que j'ai pu, je voudrois pouvoir vous en faire encore ; mais je suis vaincu : C'est dans la médaille que tu tiens, que résidoit mon pouvoir : Il devoit finir dès qu'elle seroit dans tes mains ; le hafard t'a mieux servi que ta force : Apprends, maintenant, qui je suis, & l'origine de ma haine contre toi.

 CHAPITRE XI & dernier.

Aveux du Génie, qui servent d'explication à plusieurs endroits de cet Ouvrage. Mort du Roi, supplice d'Osorio. Robert fixé dans ses États.

HUBERT, ton père, avant son mariage, avoit rencontré, dans un bal, Mélifandre de Poitiers, nièce de la Fée Minucieuse : Il lui dit qu'elle étoit jolie, soit qu'il le pensât en effet, soit pour ne pas rester sans rien dire auprès d'une jeune fille que le plaisir de la danse n'occupoit pas toujours. Quoi qu'il en soit, elle le crut, son cœur s'enflamma pour Hubert; elle lui faisoit mille petites agaceries, Hubert y répondoit par politesse, mais il n'alla jamais plus loin, & prit le tout en badinant : Peu de temps après, il devint amoureux, tout de bon, de Mathilde, & l'épousa. Mélifandre, au désespoir, porta ses plaintes à sa tante, qui promit de la venger. Hubert eût pu appaiser la Fée, en flattant un peu sa vanité; mais il eut l'étourderie de ne pas la prier de la noce : Elle m'envoya chercher, & me dit : Fils de Tubal, je dévoue à ta malice Hubert & Mathilde; prends cette plaque, mets-la sur ta poitrine; tant que tu la porteras, tu auras la faculté de prendre toutes les formes que tu voudras; fers-t'en pour me

venger : Il doit naître d'eux un fils, qu'il soit l'objet de tes fureurs : Va, pars, & garde-toi de perdre, ou de te laisser enlever la médaille enchantée, si tu veux éviter ma haine.

Je ne sais quel Génie protégeoit Hubert ; il rendit toute ma malice inutile, ou, du moins, elle se borna à l'empêcher d'avoir des enfans. Un jour, que je m'étois absenté, Mathilde devint enceinte. Depuis long-temps, sous les formes les plus aimables, j'avois eslayé de la rendre infidelle à son époux ; beauté, talens, esprit, feint caractère, j'avois tout mis en usage, rien ne m'avoit réussi. Lorsque je m'aperçus qu'elle étoit enceinte, n'ayant pu la rendre coupable, j'essayai de la rendre malheureuse, en lui donnant tous les remords du crime. La curiosité l'engagea d'essayer les prestiges d'un Juif pour avoir des enfans ; just-qu'alors, j'avois dédaigné de prendre la figure d'Hubert, pour obtenir les faveurs de Mathilde, je l'empruntai ; elle y fut trompée ; elle se livra à moi de bonne-foi : Mais le maudit Génie, qui protégeoit Hubert, le sauva de toute espèce d'affront ; son évanouissement me laissoit maître de ses appas : Quelle détestable situation ! je m'en souviens encore. Enfin, tous mes efforts furent inutiles ; rempli de dépit & de rage, je changeai de figure, Mathilde revint de son évanouissement, vit qu'elle étoit dans les bras d'un autre qu'Hubert, & je n'évitai sa rage qu'en disparaissant.

Le Génie fut interrompu par la Duchesse Mathilde, qui lui fit mille questions sur ce

qui s'étoit passé pendant son évanouissement dans l'Isle, & embrassa autant de fois Robert, qu'elle l'avoit cru, jusqu'alors, le fils du Diable, malgré les doutes qu'elle s'efforçoit de former.

Le Génie reprit ainsi : Bornant aux remords, que j'avois donnés à Mathilde, tout le mal que je voulois lui faire, je m'emparai de l'esprit de son fils, dès qu'il fut né; mon objet étoit de faire soulever toute la Normandie contre son père & contre lui. Malheureusement, il s'avisa de faire danser des filles toutes nues devant sept Hermites, qu'il assassina, parce qu'ils firent quelques difficultés. . . . Hélas! s'écria Robert, c'est un des crimes dont le souvenir me tyrannise le plus. . . . Ces sept Hermites, reprit le méchant Génie, étoient sept Esprits élémentaires, que le Génie, protecteur d'Hubert, avoit engagés à prendre cette forme, afin que le massacre, qu'il prévoyoit que tu en ferois, ou que tu croirois en faire, touchât ton cœur, qui, dans le fond, étoit bon, & ouvrit tes yeux sur la vie infâme que tu menois.

Robert fut au comble de la joie, en apprenant que le meurtre des Hermites n'étoit qu'une fausse apparence; & quoiqu'au fond, il n'en fût point coupable, il se félicita de cette découverte.

Je te suivis à Rome; je ne pus empêcher les bons dessein de l'Hermite, ni l'amitié d'Astolphe; je tentai mille moyens de t'inquiéter, tous se tournèrent contre moi. Si je prenois la figure de ton chien, on s'apercevoit que j'étois

un chien étranger : On me maltraitoit ; ou , si quelque femme me prenoit en amitié , elle me la témoignoit , en me faisant couper la queue & les oreilles , & , quelquefois , pis encore . Si je prenois celle de l'Hermite , je ne pouvois m'empêcher de caresser les petites filles , que les bonnes mères me menotent , & j'étois reconnu . Je crus triompher , lorsque tu te chargeas de conduire Cécile & Silvio ; je te vis prêt à succomber ; un moment de plus , & tu retombois en mon pouvoir : Tu l'emportas encore sur moi .

Enfin , je fus obligé de renoncer à te séduire ; je tentai un dernier effort au Tournoi qu'Astolphe publia pour ton mariage . J'étois le Géant au rhinocéros , que tu combattis avec tant d'avantage ; j'avois espéré que , plus la figure , que je prendrois , seroit effrayante , plus la victoire que tu remporterois sur moi t'inspireroit d'orgueil : Ce stratagème ne me réussit pas plus que les autres . Le Roi fit venir un pâté du Catay ; je l'enlevai , & je lui substituai celui dans lequel je m'enfermai ; je me doutois bien que ta femme grossiroit sa ménagerie d'un Nain aussi joli que je le paroissais . Je t'avoue que , dans les temps même qu'elle étoit chez son père , j'en étois amoureux ; je me félicitai , lorsque j'appris qu'elle alloit devenir l'épouse d'Osorio ; je poussai à la roue tant que je pus . Métamorphosé en Nain , j'ai eu le plaisir d'en être caressé ; mon état m'étoit cher : Mais , qu'est-ce que le plaisir d'un Nain ? Il ne tint pas à Mathilde que je ne fusse heureux , quand je pris la ressemblance de

son mari ; j'ai voulu essayer si je le ferois davantage en prenant la tienne. Ta femme y a été trompée, & , si elle ne se fût pas amusée à folâtrer, Mélifandre, la Fée & moi, étions vengés. Grâce à ton chien, tu as entre les mains le talisman fatal qui faisoit tout mon pouvoir ; il t'est inutile, tu n'en peux tirer aucun parti ; au lieu que, si je ne le rends point à la Fée, j'ai tout à redouter de sa vengeance. Il est vrai que j'ai cherché à te faire le plus de mal que j'ai pu ; mais, tu as appris à rendre le bien pour le mal ; j'ai été témoin de cent actions plus généreuses, que tu as faites.

Le Génie essaya de le toucher par les discours les plus flatteurs ; Robert fut inflexible. Traître, lui dit la Princesse, oublies-tu que c'est devant Mathilde, & devant moi, que tu oses réclamer ce don funeste, qui couvrit d'amertume les jours de l'une, & au moyen duquel tu voulus plonger l'autre dans l'opprobre. Ah ! cher Prince, dit-elle à Robert, quel monstre ! je lui prodiguois mes caresses, & , par amour, j'allois t'être infidelle. Brise le talisman : Tant qu'il existera, quelle femme se croira innocente, même dans les bras de son époux ? Le talisman étoit une composition de divers métaux ; Robert ordonna qu'on fît venir un Chimiste pour les dissoudre, ce qui fut exécuté sous les yeux même du Génie. Quand il vit qu'il n'y avoit plus d'espoir de ravoïr son talisman, il jeta un cri horrible, passa par la fenêtre, & s'envola dans les airs.

Quelqu'innocente que fût la princesse, elle étoit

étoit confuse de s'être exposée aux regards impurs du Génie. Robert & Mathilde la consolent, lorsqu'on annonça un courrier qui arrivoit de Rome. Astolphe mandoit à Robert qu'Oso rio avoit ramené les Sarrasins en Italie, & qu'il publioit hautement qu'il enleveroit la Princesse, de force ou de gré. Puisqu'on je l'ai sauvée des astuces du Génie, dit Robert, je saurai bien la défendre contre les forces d'Oso rio.

Robert, aussi-tôt, rassemble toutes les troupes qu'il avoit en Normandie, se met à leur tête, & part pour Rome. Il apprend, en route, qu'Oso rio s'en étoit rendu maître; il fit la plus grande diligence, bat les Sarrasins en arrivant, & les force de lui ouvrir les portes de la ville. Oso rio se retrancha dans l'Eglise de Saint-Pierre; Robert força ce retranchement, & arracha Oso rio d'un asyle qu'il profanoit. Il le traîna sur la place publique, & lui reprocha toutes ses perfidies: Le peuple Romain courut en foule, & demanda qu'on le lui livrât. Les Sarrasins s'assemblent & veulent le délivrer: Oso rio profite de ce moment, saisit la lance d'un Sarrasin, & s'avance sur Robert, qui, n'ayant d'autre arme que son épée, se détourne, & la lance d'Oso rio va s'enfoncer dans la terre. Robert revient sur son ennemi, lui porte sur la tête un si redoutable coup, qu'il fracasse son casque en plusieurs morceaux, & lui fendit la tête jusqu'aux épaules. Il livra son corps au peuple, qui le mit en mille pièces. Il assemble

les Romains, on passe au fil de l'épée tout ce qu'il y avoit de Sarrasins dans la ville, & Robert les poursuit jusqu'à la mer, où, sans faire grâce à aucun, il plonge tout ce qui a échappé à son épée.

Après cette expédition, Robert retournoit à Rome, & se proposoit d'aller porter à Astolphe des nouvelles de sa fille: Ce ne fut qu'alors qu'on lui apprit que le traître Oforio ne s'étoit pas contenté d'introduire les Sarrasins dans Rome, mais qu'il avoit égorgé le Roi, de sa propre main, & livré son palais au pillage. Robert fut accablé de tristesse; il maudissoit son absence, à laquelle il attribuoit ce malheur. Il s'affligeoit pour lui-même, & pour la Princesse; il ne savoit comment lui annoncer cette nouvelle. Il envoya un courrier à Rouen: Il faisoit à son épouse le détail de ce qui venoit de se passer, & n'oublioit pas la punition d'Oforio: Il lui peignit les dangers qu'il avoit courus lui-même, de manière à la faire frémir à chaque ligne de sa lettre. Son but étoit de donner au cœur de la Princesse les secouffes les plus violentes, afin que l'impression de la mort de son père fût moins forte. Ce ne fut point à elle-même qu'il apprit cette funeste nouvelle; il chargea Mathilde de la lui annoncer avec tous les ménagemens dont l'amitié est capable.

Robert, de retour à Rome, répara, autant qu'il le put, les maux que les Sarrasins y avoient faits. Le Roi ne laissoit point d'enfans: La Princesse, en quittant l'Italie, avoit

renoncé à toutes les prétentions qu'elle pouvoit avoir sur les États de son père. On offrit l'Empire à Robert, il le refusa; mais il eut soin d'écartier tout ce qui pouvoit gêner l'élection d'un nouveau Roi. Il fit déclarer incapables de régner tous ceux qui auroient acheté des suffrages, soit par argent, soit par des services rendus, ou par une faveur promise.

Aussi-tôt que le nouveau Roi fut élu, Robert alla le saluer, & partit pour la Normandie. Il y trouva sa femme, inconsolable de la mort de son père; il le pleura avec elle, & adoucit un peu ses regrets en lui marquant autant de douleur de cette mort, qu'elle en ressentoit elle-même. Mathilde les consolait l'un & l'autre, & leur tendresse prit le dessus: Ils firent revivre ce bon Roi, en imitant ses vertus.

Robert & son épouse furent les modèles des Princes. Le pouvoir suprême ne fut jamais, pour l'un & pour l'autre, qu'un moyen de faire des heureux. Le Ciel bénit leur tendresse, & leur accorda un fils, qui s'acquiesça autant de gloire que son père; il s'appela Richard; il fut l'ami, le compagnon & le rival de Charlemagne; son courage, qu'il eut souvent occasion d'exercer contre les Sarrasins, fit ajouter à son nom de celui de *Sans-peur*, ou d'*Intrépide*. Robert, plus heureux que son père, jouit de la bonne réputation de son fils, & lui laissa, après une longue vie, des États heureux & florissans.

FIN.

F ij

T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

- C**HAPITRE I. *Sagesse d'Hubert. Embarras de ses courtisans. Combat contre deux Corsaires.* Page 1
- C**HAP. II. *Dangers de la superstition. Naissance de Robert. Doutes mal fondés sur la paternité. Avis aux pères.* 11
- C**HAP. III. *Espièglerie de Robert. Chagrins qu'il donne à ses parens. Devoirs qu'impose le titre de Chevalier. Combat.* 21
- C**HAP. IV. *Révolte de Robert. Ses cruautés & son libertinage. Il déclare la guerre à son Père. Aventure de sept Hermites.* 29
- C**HAP. V. *Remords de Robert. Éclaircissemens qui confirment des doutes. Projets de changement. Manière sûre de convertir des scélérats. Fin des égaremens de Robert. Il se voue à la réforme.* 39
- C**HAP. VI. *Réparation des torts.* 51
- C**HAP. VII. *Robert, Comédien par occasion. Sa modération à l'épreuve. Aventures imprévues. Histoire de Cécile. Commencement de la pénitence de Robert.* 56
- C**HAP. VIII. *Épreuves. Progrès de Robert dans la vertu. Il est déclaré fou du Roi. A la Cour, les fous même excitent l'envie. Conspiration découverte. Qu'est-ce que la vertu?* 69

TABLE DES CHAPITRES. 125

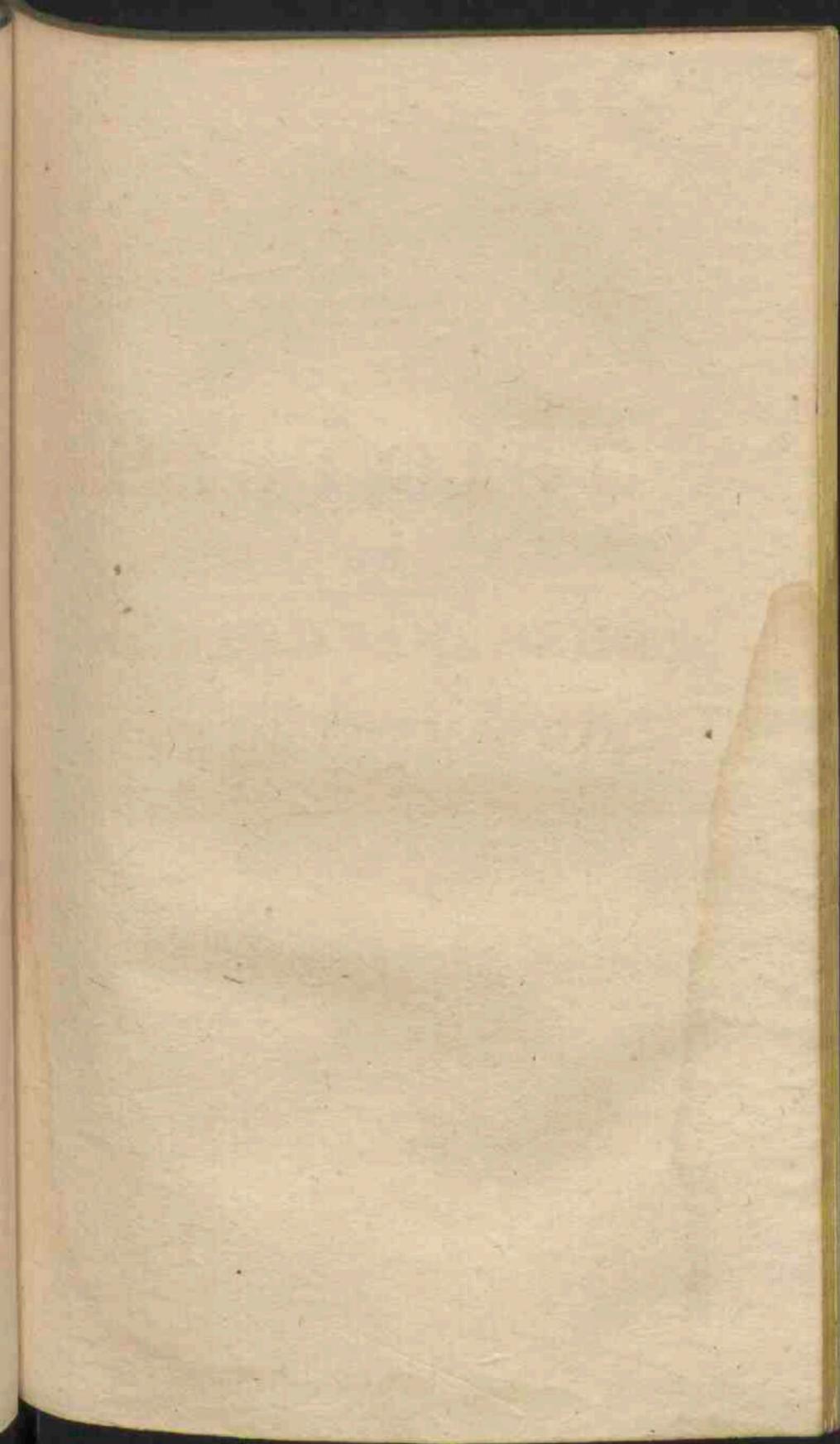
- CHAP. IX. *Guerre des Sarrasins. Batailles. Faits héroïques de Robert. Il est sur le point d'en perdre tout le fruit.* 80
- CHAP. X. *Prodiges. Triomphe de Robert. Tournoi. Combat extraordinaire. Repas de noces. Les Nains ne sont pas les ennemis les moins dangereux pour les Chevaliers. Retour de Robert en Normandie. Péril pressant.* 96
- CHAP. XI & dernier. *Aveux du Génie, qui servent d'explication à plusieurs endroits de cet Ouvrage. Mort du Roi. Supplice d'Oserio. Robert fixé dans ses États.* 116

Fin de la Table des Chapitres.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre I. De la nature et des propriétés
de l'air. De sa pesanteur. De sa
dilatabilité. De sa compressibilité.
De sa chaleur. De son élasticité.
De sa conductibilité. De sa
capacité. De sa chaleur spécifique.
De sa chaleur latente. De sa
chaleur de fusion. De sa
chaleur de vaporisation. De sa
chaleur de condensation. De sa
chaleur de solidification. De sa
chaleur de sublimation. De sa
chaleur de dissolution. De sa
chaleur de précipitation. De sa
chaleur de cristallisation. De sa
chaleur de décoloration. De sa
chaleur de décoloration.

Table des Matières



D50860-D

A 28764